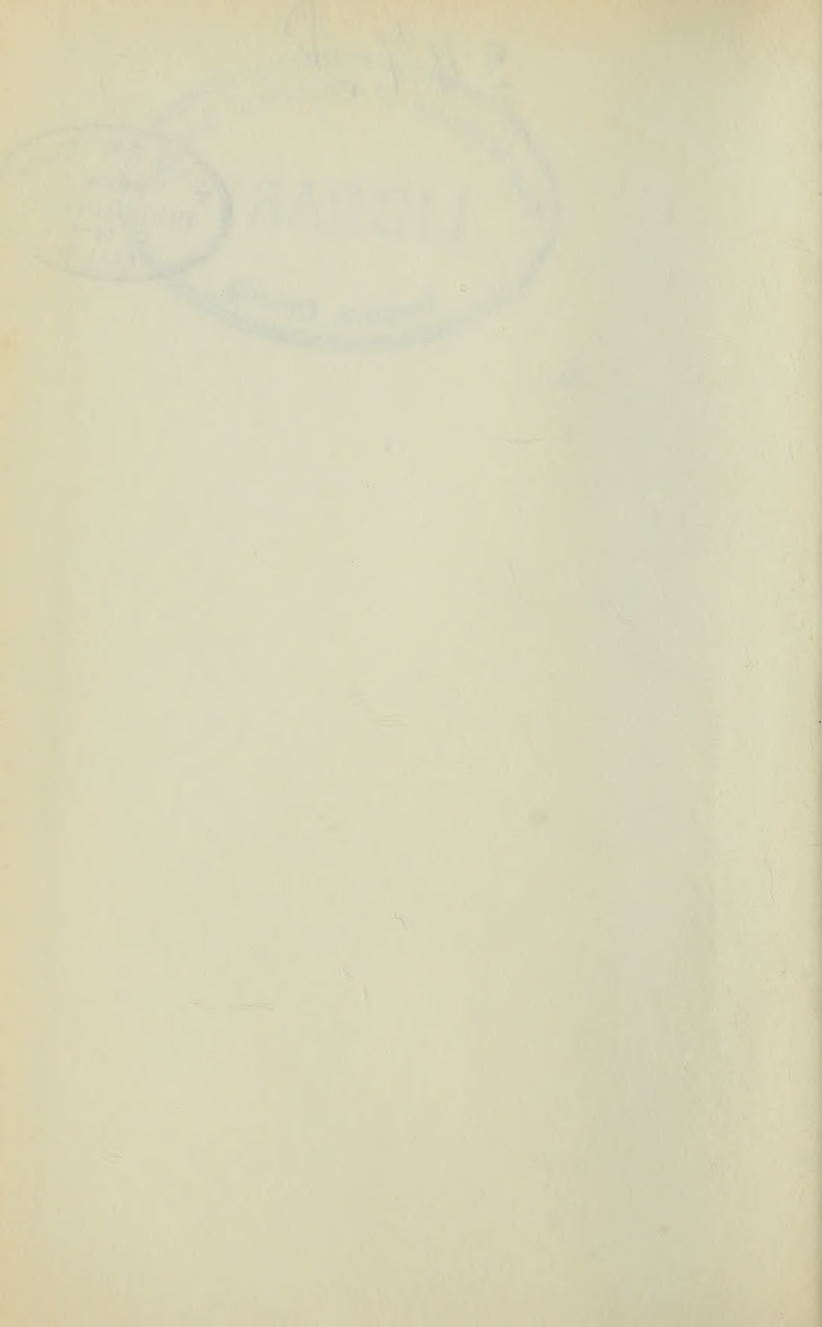


SAINT FRANÇOIS D'ASSISE



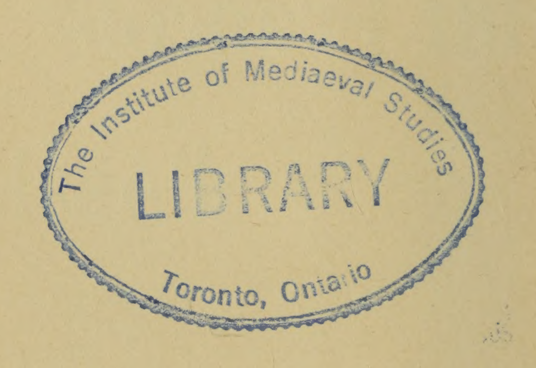
Théodore de la Rive

Saint François d'Assise



PARIS
Librairie Plon
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE, 8

1901



A MES AMIS D'ITALIE

Les trois études qui suivent ont été lues récemment à Genève, sous forme de conférences, dans un cercle catholique de jeunes gens[1]*. Cela suffit à expliquer ce qu'elles peuvent avoir d'un peu trop oratoire dans quelques passages, et surtout ce qu'elles ont de nécessairement incomplet et d'insuffisant. Il est très difficile, en effet, lorsqu'on ne doit parler qu'une heure, — et je ne réponds pas de ne pas avoir quelque peu franchi cette limite imposée par la patience de l'auditoire à la faconde du conférencier, — il est très difficile, dis-je, ou, pour parler plus exactement, il est absolument impossible de ne pas être superficiel en traitant de sujets aussi vastes que la vie de saint*

[1] *Le* Cercle de Saint-Germain, *dirigé par M. l'abbé E. Carry.*

François d'Assise, son influence littéraire, l'aspect surnaturel de sa physionomie. C'est ainsi que, dans la première de ces études, j'ai dû, faute de temps, laisser de côté l'épisode de la construction de l'église de Saint-Damien par saint François, et n'y faire qu'une simple allusion dans la seconde. C'est ainsi surtout que la troisième conférence, qui porte les traces d'une préparation trop rapide, eût dû être entièrement remaniée pour devenir un peu moins indigne d'être livrée à l'impression.

Il y aurait, en effet, des choses infiniment intéressantes et, je crois aussi, assez amusantes à dire sur ce que je serais tenté d'appeler la dévotion littéraire à saint François. Cette dévotion, d'ailleurs, ne date pas d'aujourd'hui. Aux premiers jours du siècle dernier, celui qu'on peut considérer comme l'ancêtre de nos néo-catholiques, — *ce mot, je crois, a déjà vieilli, — Chateaubriand en a donné l'exemple. Dans une des plus charmantes pages des* Mémoires d'Outre-Tombe, *il a tracé, d'une touche légère, l'esquisse de la physionomie de son saint patron dont il se plaît à retrouver en lui-même quelques traits. Je me hâte d'ajouter, bien qu'il ne soit plus nécessaire aujourd'hui d'insister sur la sincérité religieuse de Chateau-*

briand[1], *que, chez lui, cette dévotion n'était pas exclusivement littéraire, qu'elle prenait en réalité son origine dans une piété très spontanée et très sérieuse, et qu'il est grand dommage qu'au lieu d'écrire, dans les dernières années de sa vieillesse, la* Vie de M. de Rancé, *Chateaubriand, en pleine possession de son talent, ne nous ait pas donné une* Vie de saint François. *On aime à se représenter ce qu'eût pu être une description de l'Italie au treizième siècle, écrite de la même plume que les pages de simplicité et de piété, car il s'y en trouve, de l'*Itinéraire *et du* Génie du Christianisme.

Mais c'est surtout dans ces quinze dernières années que le culte littéraire de saint François d'Assise a pris tout son développement. Il a trouvé ses plus fervents adeptes dans cette école d'écrivains qui ont inauguré et mis à la mode ce qu'il faut bien appeler, à défaut d'un autre nom, le néo-catholicisme, *et parmi lesquels plusieurs ont poussé leur admiration respectueuse et leurs sympathies pour l'Eglise jusqu'à une conversion dont ils ont pris soin, d'ailleurs, de ne pas nous laisser ignorer les étapes, les uns en les distribuant savamment, en les graduant,*

[1] *Voir l'ouvrage de M. l'abbé Bertrin, intitulé précisément :* La sincérité religieuse de Chateaubriand.

pour ainsi dire, dans des conférences à effet, les autres en les consignant dans des journaux où ces pieuses confidences étonnaient et détonnaient un peu. J'avoue franchement que, pour beaucoup de ces écrivains, il m'est fort difficile de prendre très au sérieux une conversion qui s'annonce si bruyamment, qui modifie si peu le cours habituel de leurs pensées, l'humeur agressive de leur caractère, la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et que, pour quelques-uns, les plus superficiels, cela va de soi, il m'est impossible d'y voir autre chose qu'un effet du snobisme *religieux, le plus ridicule et le plus insupportable de tous les* snobismes *peut-être. Je n'attache donc pas une grande importance aux tendres effusions échappées à la piété des écrivains dont je parle envers le petit pauvre d'Assise. J'attendrai, pour étudier les causes de cette dévotion, d'en avoir vu un peu plus les effets chez ceux qui la pratiquent. Et, lorsque l'humilité et la charité, ces deux rayons de l'auréole de notre saint, se refléteront un peu mieux sur certains de ses admirateurs, il sera temps de se demander pourquoi ils l'admirent et comment ils le comprennent. C'est dire, je crois, que nous n'aurons pas de sitôt à nous livrer à cette étude.*

Il en est tout autrement de l'admiration que certains libres penseurs professent aujourd'hui pour François d'Assise. Ni Renan, ni Paul Sabatier ne peuvent certes être accusés de snobisme *religieux. On ne trouverait pas trace non plus, chez eux, de cette religiosité, moitié affectée, moitié maladive, qu'il semble de bon ton, dans un certain monde littéraire, d'étaler. On sent très bien, au contraire, que ce qui inspire à l'ancien séminariste de Saint-Sulpice son admiration pour saint François, c'est qu'il retrouve en lui le plus pur parfum de ces vertus cléricales, c'est-à-dire catholiques, qu'il lui a été donné de voir de si près dans son enfance, et que ce qui la produit chez le pasteur de Strasbourg, c'est qu'il rencontre dans le* Poverello *l'exemplaire le plus parfait et, pour ainsi dire, la personnification vivante de la morale de l'évangile qu'il a jadis prêché. Leur admiration, leur affection, leur dévotion pour notre saint, proviennent donc bien plus de considérations morales que d'impressions littéraires. C'est précisément pour cela, on me permettra de le dire, que cette dévotion me paraît plus sincère, plus sérieuse, plus religieuse au fond, que celle qui s'exhale de la religion si quintessenciée de quelques romanciers à la mode.*

J'aurais donc voulu pouvoir consacrer plus de temps à l'étude des sentiments que le petit pauvre d'Assise a inspirés aux deux écrivains non catholiques qui, de nos jours, ont le mieux parlé de lui. J'eusse voulu leur rendre, à l'un et à l'autre, plus complète justice, et marquer aussi plus exactement ce qui fait, à mon avis, qu'ils n'ont pas pu saisir le saint dans son entier. Si jamais l'occasion m'est donnée d'y revenir, j'essaierai de suppléer aux lacunes de cette rapide ébauche, en faisant du patriarche séraphique, non pas un portrait, — la tâche serait au dessus de mes forces, — mais une esquisse moins effacée et moins incomplète.

Telles qu'elles sont, et si insuffisantes soient-elles, je publie ces conférences, et je les dédie à mes amis d'Italie, en reconnaissance des heureuses années qu'il m'a été donné de passer au milieu d'eux. J'ai le privilège de compter, de l'autre côté des Alpes, des amis dans tous les partis politiques, dans toutes les professions, dans toutes les classes de la société. Or saint François a ceci d'infiniment précieux, et de très rare, qu'il rapproche et qu'il unit, dans un sentiment commun d'admiration, les hommes d'opinions et de conditions les plus diverses. Il est le plus populaire et, comme l'a dit un jour

Villari, le plus national des saints italiens. L'anecdote si amusante du médecin garibaldien, que, d'après M. Sabatier, je cite dans ma troisième étude, montre assez combien il est sympathique aux plus purs patriotes. Je n'ai pas besoin, je suppose, de dire ici pourquoi il l'est aux catholiques les plus entiers. Le divorce, si contraire à la nature et si douloureux, qui existe actuellement, en Italie, entre le sentiment national et le sentiment religieux, — hélas! nous l'avons vu récemment encore se produire dans la circonstance la plus tragique, dans celle précisément où il semble qu'il eût dû le plus s'effacer, — ce divorce, dis-je, n'existe pas lorsqu'il s'agit de saint François. Il m'est venu quelquefois à la pensée que le petit pauvre d'Assise pourrait être, pour les Italiens, ce que Jeanne d'Arc est aujourd'hui — ou devrait être — pour les Français : un point de ralliement entre les hommes de convictions divergentes, le symbole historique, vivant, de l'unité morale de la patrie. Ni Savonarole ni Dante ne peuvent y prétendre au même degré. Savonarole, parce qu'il est infiniment difficile — j'en sais quelque chose — d'être impartial sur son compte, parce que, si noble soit-elle, cette physionomie dure et violente ne provoque pas la

sympathie, parce que surtout, par une fatalité à laquelle, d'ailleurs, il a bien un peu lui-même contribué, le fougueux dominicain a trop servi et sert trop souvent encore, dans de certaines mains, d'arme de combat contre l'Eglise qu'il aspirait à défendre et que, de très bonne foi, il se figurait de sauver. Dante, parce qu'il devient trop facilement, lui aussi, entre les mêmes mains, le chef de file d'une faction politique, parce que les passions qui ont si fortement vibré dans sa grande âme vibrent encore trop fort aujourd'hui, parce qu'enfin, si la gloire du poète catholique est incontestée et ne rencontre plus dans le monde que l'unanimité de la louange, c'est l'étrange destinée de l'exilé gibelin que, six siècles après sa mort, son nom sonne encore, dans son propre pays, bien plus comme le nom d'un homme de parti et de guerre que comme celui d'un homme d'union et de paix.

Or c'est précisément la paix que prêche par dessus tout saint François. Comme il rétablissait autrefois, par le seul effet de sa parole, la bonne harmonie entre les familles ennemies et les cités rivales, il rapproche aujourd'hui, par le seul charme de sa personne, des hommes que tout le reste semble diviser. Divergences poli-

tiques, dissensions religieuses, dissonances de toute sorte, tout semble s'atténuer et s'effacer lorsqu'on parle de lui. Son culte est peut-être le seul dans ce monde qui ne compte pas un dissident. Il y a plus encore. François d'Assise semble fait pour rapprocher et pour unir ceux que de misérables malentendus, soigneusement avivés par des préjugés et des passions politiques, avaient failli, un instant, éloigner et brouiller. J'ai beaucoup insisté, dans ces études, sur tout ce qu'il devait à la France, sur la violente amour *qu'il lui portait. Ce saint, si national pour les Italiens, est, par certains traits de son caractère, étrangement français. Personne donc, plus que lui, n'eût souffert des nuages qui semblaient, il y a quelques années, s'amonceler entre les nations sœurs. Personne ne se fût plus réjoui de voir aujourd'hui les menaces d'orage dissipées, et un échange de bons procédés s'établir par dessus cette frontière que lui-même désirait si fort franchir. Personne, à coup sûr, n'eût plus activement travaillé à l'union des races latines.*

Enfin, dans l'intérieur même des familles ou des nations, saint François me semble avoir encore aujourd'hui une œuvre à faire. Est-il nécessaire de dire que, de ce côté-ci des Alpes,

entre gens de la même maison, son intervention pacifique ne serait pas inutile? Grand Dieu! que nous aurions besoin d'un saint François qui nous enseigne à être humbles, pauvres, charitables, à pratiquer simplement et modestement les vertus de l'évangile! Je crois que, s'il revenait au milieu de nous, il ne modifierait guère sa ligne de conduite, qu'il ne changerait rien à sa règle, qu'il continuerait à prêcher surtout d'exemple. Certaines armes, dont on préconise aujourd'hui l'usage pour le bon combat, lui paraîtraient probablement suspectes, dangereuses, plus propres à blesser ceux qui s'en servent que ceux contre qui on les dirige. Je pense qu'il se contenterait toujours de l'action morale, et qu'il s'abstiendrait de l'action politique. Je ne le vois pas du tout faisant du journalisme religieux.

En Italie aussi, il aurait beaucoup à faire et pas mal de frères ennemis à réconcilier. Je crois que ce serait là sa tâche principale, qu'il ne donnerait que peu d'importance à tout ce qui ne serait pas de l'ordre purement spirituel, qu'il s'occuperait surtout des âmes de ses compatriotes à sauver. Soucieux du préjudice que cause à beaucoup de ces âmes le douloureux divorce dont je parlais tout à l'heure, bien loin

de chercher à l'entretenir, il s'appliquerait doucement à l'atténuer. Ce serait sa seule intervention sur le terrain politique. Le mobile en serait exclusivement religieux, le but esssentiellement pacifique. Pourrait-on former pour l'Italie un vœu meilleur que celui de voir le petit pauvre d'Assise, qui soutenait autrefois à lui seul, dans la vision d'Innocent III, le palais du Latran, combler aujourd'hui, de ses propres mains, le fossé qui sépare, en les minant peut-être tous les deux, deux autres palais de la ville éternelle ?

Cher et noble pays d'Italie! Permets à l'un des hommes qui t'aiment le plus sincèrement de l'autre côté de la frontière, de dire ici ce qu'il souhaite pour toi. Celui qui te parle a joui, pendant de longues années, du radieux éclat de ton soleil, de l'inépuisable fécondité de ton sol, de l'infinie variété de tes paysages, des richesses artistiques de tes églises et de tes musées, des glorieux souvenirs de ton passé, de l'intelligence si prompte, du caractère si aimable de tes habitants. Nul mieux que lui ne connaît les ressources cachées dont tu disposes. Nul mieux que lui ne sait ce qu'il y a, dans ton petit peuple, de sobriété, de labeur patient, de résignation sereine à la tâche de tous les jours,

ce qu'il y a dans ton armée, sous ces brillants uniformes qui recouvrent tant de mâles poitrines, de loyauté et de bravoure, ce qu'il y a dans chacun de tes fils, chez ceux mêmes qui semblent vouloir la répudier, de tenace attachement à la vieille foi catholique. Dieu t'a choisi pour y placer le centre de son Eglise et le siège de son Vicaire. Il a fait naître sur ton sol plus de saints que dans nulle autre contrée de la terre. Lorsque tu voulus un jour, et certes ce désir était légitime, — de grands papes déjà y avaient travaillé, — chasser la domination étrangère, te constituer en unité, ne plus être seulement un pays, et le plus beau du monde, mais une nation libre et fière, une illustre maison royale, celle qui a donné le plus de bienheureux à l'Eglise, vint présider à tes destinées. Aujourd'hui, comme aux jours d'autrefois, tous les hommes y sont valeureux, et toutes les femmes y sont vertueuses. La grâce et la jeunesse sourient sur le trône. La piété la plus intelligente veille à leurs côtés. Tout semble donc travailler en ta faveur. Si jamais une contrée fut privilégiée, si jamais un pays fut béni de Dieu, c'est bien toi, ô Italie! D'où vient donc qu'à de certaines heures, comme une secrète lassitude, comme un sombre pressenti-

ment, comme une appréhension et une angoisse semblent se manifester sur le visage de tes enfants? D'où viennent, de temps à autre, ces brusques sursauts qui font songer aux secousses de tes volcans? Y aurait-il peut-être en toi un principe de division, une cause permanente d'agitation, d'instabilité et de fièvre? Dans la rapide formation de ton unité, dans la croissance hâtive de ton jeune corps, quelque organe, le plus délicat, le plus sensible, le plus vital aussi, aurait-il été lésé? Porterais-tu à ton flanc quelque plaie cachée qui serait l'origine de ton malaise? Oh! si cette plaie pouvait se cicatriser, car elle ne doit pas être mortelle! Si l'organe lésé pouvait reprendre son jeu normal! Si tout principe de division pouvait disparaître! Si, entre tous les Italiens, non seulement l'unité politique, mais, ce qui importe bien plus encore, l'union morale pouvait se faire! Pourquoi ne pas exprimer ici, en le confiant à saint François, un vœu qui ne peut, je crois, froisser personne? Pourquoi ne pas caresser un rêve? Si ce rêve, qui, pour beaucoup de nobles esprits, est un espoir, venait à se réaliser quelque jour, si cette heureuse réconciliation venait à s'opérer, celui qui écrit ces lignes laisserait tomber de ses lèvres le

Nunc dimittis *du vieux prophète, et il descendrait dans la tombe le cœur plein de joie, à la pensée qu'il vient d'assister à l'un des plus heureux événements de l'histoire.*

Presinge, près Genève.
1er mars 1901.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PREMIÈRE ÉTUDE

La vie. — L'œuvre. — Le caractère de la sainteté de saint François d'Assise.

Vers l'an 1181, un riche négociant italien, originaire de Lucques, en Toscane, et du nom de Pierre Bernardone, parcourait, en vendant des étoffes précieuses, les provinces du royaume de France. C'était le temps où la chevalerie commençait à battre son plein, où les troubadours passaient de châteaux en châteaux, de cours en cours, et où bientôt, franchissant les Alpes, ils allaient transporter, de la province où elle était née, en Italie, et jusque même en Sicile, leur poésie qu'ils appelaient le *gay sçavoir*. Dans les loisirs que lui laissaient les intérêts de son métier, le soir, lorsqu'il se reposait des fructueuses fatigues de la journée, Bernardone, qui aimait sincè-

rement la France et qui parlait aisément le français, écoutait avec complaisance les récits chevaleresques dont on trompait la longueur des veillées, et il se divertissait à entendre les chansons d'amour ou de geste des trouvères, les *sirventes*, les *tensons*, ou les *fabliaux*, parfois assez lestes, de ces personnages bizarres, moitié poètes, moitié saltimbanques, qu'on appelait alors les *jongleurs*.

De cette tournée de France, il devait donc rapporter, non seulement ce qui pour lui était le principal, je veux dire une sacoche assez pleine, mais, ce qui devait avoir par la suite une bien autre importance, une certaine culture littéraire, culture exclusivement française, avec un goût très vif des choses de la chevalerie. De retour dans la petite ville d'Assise, en Ombrie, où son père avait fondé la maison de commerce que lui-même s'entendait si bien à faire prospérer, il eut la joie de trouver que sa femme, Pica, de plus noble famille que lui, et d'origine provençale, venait de lui donner un fils. L'enfant, une frêle petite créature, avait été baptisé le jour même de sa naissance, et il avait reçu le nom de Jean. Bernardone s'empressa de déclarer qu'à ce nom il voulait qu'on en substituât un autre

de son invention, et qu'il fallait que son fils s'appelât François. Il ne se doutait guère, à coup sûr, que ce nom inconnu jusqu'alors, que son amour pour la France, et peut-être aussi sa reconnaissance pour les bonnes affaires qu'il y avait faites, venaient de lui suggérer, allait devenir, grâce à ce fils, un des noms les plus illustres dans les annales de la sainteté.

L'enfant grandit dans cette petite ville d'Assise, l'une des plus gracieusement situées de la riante province de l'Ombrie. Ceux qui ont parcouru cette partie de l'Italie se rappellent sans doute cette suite de collines, couvertes d'oliviers, qui forment comme les premiers contreforts des Apennins, cette plaine fertile où le printemps fait éclore des fleurs, des oiseaux, et des cigales à foison, ce lac — le lac de Trasimène — aux eaux très calmes et très claires, ce ciel aux teintes lumineuses et douces, ces horizons très limpides qu'estompent seules, à l'approche de la nuit, les longues fumées des grands feux allumés par les campagnards, et ces petites bourgades si fièrement campées sur les hauteurs, avec une seule rue, et, dans cette rue, un grouillement de vie où se mêlent, dans une promiscuité

pittoresque, et, je dirais, dans une sorte d'amicale fraternité, les chiens, les poules, les ânes, les chèvres, et les enfants. C'est dans une de ces rues, la rue principale, on pourrait presque dire l'unique rue d'Assise, que s'écoulèrent les premières années du fils de Bernardone. L'enfant aimait à se mêler aux joyeux ébats des enfants de son âge, et, non content de s'associer à ce que ces jeux avaient d'innocent, il devait aussi — ses premiers biographes ne se font pas scrupule de nous l'apprendre — participer à ce qu'ils avaient parfois de coupable. On sait combien, sur ce sol volcanique de l'Italie, ces natures méridionales, si explosibles, ont toujours été, pour le mal comme pour le bien, d'une étrange précocité. Lorsqu'il rentrait le soir au logis, François se plaisait à entendre les récits de voyage de son père, et sa petite imagination s'enflammait déjà aux exploits chevaleresques que lui contait Bernardone, aux poèmes des troubadours de France dont le marchand de drap lui transmettait l'écho.

Son éducation, d'ailleurs, fut assez négligée. Bien que François eut appris très vite le latin et le français qu'il a toujours aimé à parler, les deux sources, auxquelles ce jeune

esprit semble avoir d'abord exclusivement puisé, furent bien la poésie et la contemplation de la nature, à laquelle il paraît avoir été, de bonne heure, particulièrement sensible. Les riants aspects du paysage, les fleurs, les animaux domestiques les plus doux comme les brebis et les tourterelles, avaient déjà le don de le réjouir et de l'enchanter. Avec quelques-uns de ses camarades qui partageaient ses goûts, François s'amusa à fonder à Assise une sorte d'académie ou, comme on disait alors, de *cour*, où ils s'exerçaient ensemble à la pratique du *gay sçavoir*. Très vite, d'ailleurs, il conquit sur la jeunesse qui l'entourait, une sorte d'influence, d'autorité, de prestige, qu'il devait non seulement à la supériorité de sa vive intelligence, mais aussi, il faut bien le dire, aux ressources matérielles dont il lui était permis de disposer. Bernardone, dont les succès de François flattaient l'amour-propre et chatouillaient la vanité, ne refusait rien à son fils de ce qui pouvait servir à ses plaisirs. François, devenu jeune homme, se vit donc entouré de ce cortège d'admirateurs et d'adulateurs qui ne manque jamais, en Italie moins qu'ailleurs, à celui qui a de l'argent, et qui aime à s'amuser. Il devint

bientôt le prince de la jeunesse d'Assise. On le voyait se promener dans les rues, le bâton de commandement à la main, vêtu, avec beaucoup de recherche, d'étoffes très riches que le comptoir paternel lui fournissait en abondance, et dont il aimait à faire valoir les couleurs chatoyantes et vives. Nature profondément italienne, il éprouvait ce besoin, si fréquent chez l'Italien, de paraître, de *faire figure*, comme on dit de l'autre côté des Alpes, qui se traduit le plus souvent par des raffinements d'élégance, quelquefois aussi par des excentricités de toilette. Le soir venu, il se plaisait à réunir ses camarades dans des banquets où la place d'honneur lui était réservée, et au sortir desquels la bande joyeuse parcourait en chantant les rues d'Assise. J'imagine que les paisibles habitants de cette petite ville, dont ces exubérances juvéniles troublaient le premier sommeil, devaient se retourner dans leurs lits, en maugréant contre le prince de la jeunesse, et contre ses courtisans trop dociles.

Toutefois, il importe de le remarquer, il n'y avait, dans ces plaisirs auxquels se livrait notre jeune homme, rien de vulgaire, de bas ou de grossier. François, qui devait unir dans

une mesure peu commune la finesse et la distinction françaises à la simplicité et à la bonhomie italiennes, se montrait déjà, par un contraste qu'on rencontre très fréquemment en Italie, et surtout peut-être en Toscane, à la fois très ingénu et très raffiné. Si sa conduite semble n'avoir pas été toujours absolument irréprochable, son langage, du moins, fut toujours parfaitement chaste et correct. François était surtout d'une politesse ou, comme on disait déjà d'un mot bien français, d'une *courtoisie* remarquable. Il l'était particulièrement, ce qui est la marque infaillible d'une âme bien née, pour ceux que leur situation sociale plaçait au dessous de lui. Un jour qu'il aidait son père dans les travaux de son négoce, il lui arriva de traiter avec quelque dureté un pauvre homme qui lui demandait l'aumône au nom de Dieu. Il ne fut pas longtemps avant de s'en repentir. « Si « ce pauvre » — se dit-il à lui-même — « t'avait « demandé quelque chose pour un comte ou « un baron, tu lui aurais donné tout ce qu'il « voulait ; à plus forte raison devais-tu lui « faire cette aumône, puisqu'il se présentait « au nom du Roi de gloire et du Seigneur « de toutes choses. » De ce jour, ajoute son

biographe, il se proposa dans son cœur de ne jamais refuser ce qu'on lui demanderait au nom d'un si grand Maître[1].

Ce respect du pauvre, qui allait bientôt devenir de l'amour, semble avoir été le premier indice d'une sorte de changement qui commençait à s'opérer chez François. A ce premier symptôme d'autres encore devaient bientôt s'ajouter. Une de ces petites guerres, si fréquentes au moyen âge de ville à ville, avait éclaté entre les deux cités voisines et rivales d'Assise et de Pérouse. Les gens d'Assise eurent le dessous, et François, qui avait pris part à cette échauffourée, fut du nombre des prisonniers. Pendant tout le temps que dura sa captivité, il se montra d'une gaieté inaccoutumée qui étonna ceux qui partageaient son cachot. Comme l'un d'eux lui en demandait la cause : *Que pensez-vous de moi ?* — lui répondit François, — *un jour viendra où*

[1] J'extrais cette anecdote, comme la plupart des détails sur la jeunesse de François, de la *Légende de saint François écrite par ses trois compagnons et publiée pour la première fois dans son intégrité* (texte latin et texte italien), *par les Pères Marcellino de Civezza et Teofilo Domenichelli, des Frères Mineurs.* Rome MDCCCXCIX. Je me suis aussi largement servi, pour la partie biographique de ce travail, de l'excellente *Histoire de saint François d'Assise*, par l'abbé Léon Le Monnier. Paris. Victor Lecoffre.

je serai adoré dans le monde entier. De retour à Assise, une maladie très grave mit sa vie en danger. Ce fut pendant sa convalescence, comme, appuyé sur un bâton, il se promenait dans le jardin de son père en jouissant de ce retour de santé qui coïncidait pour lui, car on était alors au printemps, avec le renouveau de la nature, qu'il ressentit, avec les premiers troubles de conscience, ces sortes de malaises indéfinissables, de molles langueurs, qui peuvent avoir souvent des origines beaucoup moins nobles et moins pures, mais qui sont aussi, parfois, comme le premier et mystérieux appel de Dieu aux jeunes âmes qui doivent se consacrer entièrement à lui. Un appel beaucoup plus direct allait bientôt lui être adressé. François était complètement rétabli de sa maladie lorsqu'il apprit qu'un gentilhomme d'Assise, de sa connaissance, allait partir pour le sud de l'Italie, afin d'y rejoindre un chevalier français, du nom de Gauthier de Brienne, qui y guerroyait contre les Allemands pour le compte du pape Innocent III, et afin de s'y battre à ses côtés. Cette entreprise chevaleresque, où il s'agissait de s'unir à la France pour défendre la papauté, devait singulièrement sourire au fils de Bernardone

à qui la vie de riche oisif commençait à peser. Il courut chez le gentilhomme, obtint de le suivre, et, ce qui nous montre qu'en lui le vieil homme n'avait pas encore complètement disparu, il se fit faire aussitôt un brillant équipement, une riche armure, et de splendides costumes. Il est juste d'ajouter, et cela nous montre aussi à quel point chez lui les deux hommes, le vieil homme et l'homme nouveau, luttaient entre eux, qu'il s'empressa de céder tout ce riche équipage à un gentilhomme pauvre qui partait pour la même campagne. Dans la nuit qui précéda son départ, François eut un songe où se reflétaient bien les pensées et les espoirs qui l'agitaient. Il lui sembla qu'on le conduisait dans un somptueux palais orné de trophées d'armes, de boucliers resplendissants, de casques et d'épées étincelantes. Comme il se réjouissait à cette vue, et qu'il se demandait à qui ces magnificences étaient destinées, une voix lui répondit : *Ce palais, et tout ce qu'il contient, est pour toi et pour tes chevaliers.* François, que cette vision avait confirmé dans les rêves de gloire mondaine dont il aimait encore à se bercer, s'éveilla le matin tout joyeux; il dit en prenant congé de ses pa-

rents et de ses amis : *J'ai la certitude de devenir un grand prince ;* et il se mit en route pour la Pouille où il allait rejoindre Gauthier. Il ne se doutait guère alors que la vision avait un sens plus subtil et plus relevé ; il ne soupçonnait pas, à coup sûr, qu'il lui était réservé de fonder un ordre chevaleresque, d'une toute autre nature, qui serait un jour répandu dans l'univers entier.

Il ne devait pas tarder d'ailleurs à le comprendre. François était encore à peu de distance d'Assise, à Spolète, lorsque, dans une sorte de demi sommeil, il entendit la même voix lui demander où il se rendait. Lorsqu'il eut confié ses projets à cet invisible interlocuteur: *Qui des deux*, lui demanda de nouveau la voix, *peut te faire le plus de bien, le Maître ou le serviteur ?* — *Le Maître*, répondit François qui ne voyait guère encore où ce mystérieux dialogue allait en venir. — *Pourquoi donc abandonnes-tu le Maître pour suivre l'esclave ?* — Et François, poussant le cri des âmes promptes à obéir, répondit : *Seigneur, que veux-tu que je fasse ?* — *Retourne dans ta ville*, répliqua la voix, *et il te sera dit ce que tu dois faire, parce qu'il te faut entendre d'une tout autre manière la vision que tu as eue dans ton sommeil.*

Il est facile de se représenter l'étonnement des habitants d'Assise, lorsqu'ils virent revenir si vite celui qui venait de les quitter pour une si longue et si brillante entreprise. Cet étonnement allait devenir beaucoup plus grand encore, lorsqu'on put constater le changement profond qui s'était opéré chez François. Ce n'était plus l'élégant et joyeux jeune homme, le prince de la jeunesse, qui ne songeait qu'à se divertir, qu'à composer des vers et à les chanter. Les traits si fins et si mobiles de sa douce physionomie étaient comme recouverts du voile d'une mélancolie rêveuse. On le voyait, de jour en jour, négliger davantage le soin de sa toilette, fuir la société de ses camarades, rechercher celle des pauvres, des malades et des lépreux. Ces derniers surtout, qui étaient autrefois l'objet de ses répugnances les plus vives, devenaient maintenant, au contraire, celui de ses sollicitudes et de ses tendresses. Une transformation si complète ne pouvait échapper, cela va sans dire, à la vigilance maternelle. Pica, qui, même aux mauvais jours, n'avait jamais désespéré de son fils, commençait à s'inquiéter en sens inverse. En bonne ménagère qu'elle était, elle trouvait que François se laissait

entraîner un peu trop loin par son amour des pauvres, et elle lui reprochait doucement ce qu'elle ne pouvait s'empêcher de considérer comme d'excessives largesses. Pour Bernardone, il se figurait naïvement que, plus il donnerait d'argent à François, plus il le ramènerait aisément à ses camarades d'autrefois et à ses anciens plaisirs. L'âme un peu bourgeoise du marchand de drap mesurait, c'est le cas de le dire, celle de son fils à son aune. François, pour ne pas le contrarier, consentit à réunir une fois encore, dans un banquet, la bande de joyeux viveurs qu'il se plaisait jadis à présider. Mais ceux-ci s'aperçurent bien vite que la gaieté qu'il leur montrait était forcée, et que ses pensées étaient ailleurs. *François*, lui dit l'un d'eux, lorsque le repas fut terminé, *à quoi songes-tu ? Penses-tu peut-être à prendre femme ?* Et François, en tressaillant, répondit d'une voix pleine de vivacité : *Tu dis vrai, car je pense à épouser la femme la plus noble, la plus riche et la plus belle qu'on ait jamais vue.* La joyeuse compagnie éclata de rire, et ne lui ménagea ni les bons mots ni les moqueries. Mais François les laissa dire, et il s'abandonna à une sorte de rêverie ou d'extase. Il venait, en effet, ce

jour-là, de célébrer ses mystiques fiançailles avec celle que, dans son imagination toute pleine des usages de la chevalerie, il avait choisie pour être désormais la dame de ses pensées, et qu'en empruntant le langage des troubadours, il devait toujours appeler, par la suite, madame la Pauvreté, *madonna Povertà*.

Avant de lui consacrer le reste de sa vie, il voulut cependant, et avec raison, faire l'apprentissage ou l'épreuve de cette pauvreté. Il résolut donc de se rendre à pied, en pèlerinage, à Rome, où jamais encore il n'avait été. A peine arrivé dans la ville éternelle, il se rendit dans la basilique de Saint-Pierre, pria longuement sur le tombeau des apôtres, y versa, en manière d'offrande, tout le contenu de sa bourse; puis, dépourvu de toute ressource, il vint sur le parvis de l'église où affluaient déjà, comme aujourd'hui, les pèlerins du monde entier. Parmi les mendiants qui imploraient la charité des passants, il en avisa un, plus sordide que tous les autres, et il lui offrit de prendre ses haillons en lui cédant ses propres vêtements, ce qui, on le pense bien, fut vite accepté. Puis il revêtit cet étrange costume, s'agenouilla à la place même que le pauvre venait de quitter, et, pen-

dant tout le jour, il demanda en français l'aumône à ceux qui se rendaient à la basilique pour y faire leurs dévotions. S'il se fut trouvé parmi eux quelque habitant d'Assise, il n'eut guère reconnu, je suppose, dans cette humble posture et sous cette hideuse défroque, le brillant prince de la jeunesse. Ce trait, l'un des plus célèbres de la vie de François d'Assise, est aussi un de ceux qui ont le plus excité l'étonnement chez quelques récents admirateurs de notre saint, et aussi, il faut le dire, le plus choqué leur délicatesse. Il n'en reste pas moins, pour nous, un des plus caractéristiques, un de ceux où l'on touche le mieux, pour ainsi dire, le surnaturel, dans cette vie que le surnaturel anime, pénètre, et remplit toute entière. Juger, comme ont tenté de le faire les écrivains auxquels je fais allusion en ce moment, juger saint François d'Assise aux seules et froides lumières de la raison, ne vouloir voir en lui que le plus aimable des saints, le chantre amoureux de la nature, le fraternel ami des créatures du bon Dieu, c'est le dépouiller, comme à plaisir, de ce qui est le trait propre de sa physionomie morale, je veux dire de cet amour passionné de l'abjection, où il ne faut voir, en définitive, que

l'effet de la divine folie de la croix; c'est méconnaître absolument ce qui fait la sainte originalité et la surhumaine grandeur de l'humble et chétive existence que j'ai entrepris de raconter.

Une scène plus étrange encore, et où l'on touche de plus près peut-être au surnaturel, allait bientôt avoir lieu à Assise même. François, depuis son retour de Rome, ne songeait plus qu'à mener une vie d'austérités, de mortifications et de prières. Pour s'y livrer plus librement, il s'était retiré dans une grotte située aux environs de la ville, et il venait d'y passer un mois dans ce qui devait être désormais l'objet habituel de ses méditations, la contemplation des souffrances du Sauveur. Lorsqu'il rentra à Assise, les vêtements en désordre, le visage amaigri par le jeûne, les yeux rougis et gonflés par les pleurs qu'il venait de verser en abondance, les enfants l'entourèrent, le poursuivirent en lui jetant de la boue et des pierres, et se mirent à crier à tue-tête : *Le fou! le fou!* Leurs clameurs parvinrent aux oreilles de Bernardone. Il fondit hors de son magasin, s'empara de son fils, le jeta dans un cachot, et se résolut à l'assigner devant les magistrats d'Assise, sous le prétexte

que, par ses libéralités envers les pauvres, il dilapidait ses biens. François, qui avait déjà décidé en lui-même de se consacrer complètement à Dieu, répondit qu'il ne relevait pas de la juridiction civile, mais bien de celle de l'évêque. On décida, d'un commun accord, que ce serait devant le tribunal épiscopal que cette singulière comparution aurait lieu. Il faut nous représenter cette scène célèbre, si bien faite pour être reproduite sur le vitrail de quelque cathédrale gothique : cette foule bigarrée remplissant la place où, devant le palais épiscopal, le tribunal avait été dressé, foule impressionnable, mobile, comme elles le sont toujours en Italie, curieuse, bruyante, agitée, avide de voir comment cet étrange fils de Bernardone, le fou, *il pazzo,* allait se comporter; l'évêque siégeant au milieu de son clergé; Bernardone entouré de ses amis et de ses clients, âmes un peu terre à terre comme la sienne, qui l'approuvaient et l'encourageaient dans ses sévérités; Pica, la douce Pica, un peu à l'écart, assistée d'un groupe de femmes, les yeux pleins de larmes, se demandant, avec angoisse, ce qui allait se passer. L'évêque adressa, avec une paternelle bonté, la parole à François, et lui reprocha affectueu-

sement de disposer trop aisément des biens qu'il tenait de son père ; il l'engageait à restituer à ce père ces biens qui, peut-être, ajoutait-il, et cette insinuation du bon évêque n'était guère flatteuse pour Bernardone, n'avaient pas été justement acquis, lorsque François se leva comme mû par une inspiration subite, déposa aux pieds de l'évêque le peu d'argent qu'il se trouvait avoir sur lui, et lui dit : *Messire, ce n'est pas seulement l'argent et la fortune que je veux rendre avec joie à mon père, mais ce sont aussi les vêtements que je tiens de lui.* Il se dépouilla alors complètement, ne gardant sur lui-même qu'un cilice qui couvrait à peine sa nudité, fit de ses hardes un paquet qu'il jeta avec l'argent devant l'évêque, et, d'une voix frémissante et forte, il s'écria en s'adressant au peuple : *Ecoutez tous et comprenez : jusqu'à ce jour j'ai appelé Pierre Bernardone mon père ; mais, comme j'ai décidé de ne servir que Dieu, je lui rends cet argent pour lequel il se tourmentait si fort, et tous les vêtements qu'il m'avait donnés, car désormais je ne veux plus appeler mon père que le père qui est dans les cieux.*

Jamais, peut-être, revirement plus complet ne se produisit dans une foule que celui que

ces nobles et énergiques paroles opérèrent sur ceux qui venaient de les entendre. Ce même peuple, ces mêmes bourgeois d'Assise, si prompts à donner tort au fils de Bernardone, furent immédiatement retournés en sa faveur par l'acte un peu étrange, il est vrai, mais d'un symbolisme si expressif, si clair, si facilement accessible à des imaginations populaires, auquel François venait de se livrer. Ce qui devait achever d'ailleurs de les gagner entièrement à sa cause, ce fut de voir le marchand de drap se saisir avidement de l'argent et des vêtements que son fils venait de lui rendre avec une si dédaigneuse fierté, tandis que l'évêque abritait François sous son manteau, l'étreignait dans ses bras avec une affection compatissante, et l'emmenait avec lui dans son palais, symbole vivant de l'Eglise qui prenait désormais sous sa protection cet amant passionné de la pauvreté. D'un seul coup, François reconquit tout le prestige qu'il exerçait autrefois, par ses talents, par son élégance, par ses richesses, sur les jeunes hommes de son âge, et que le changement qui s'était produit dans son caractère et son genre de vie commençaient à lui faire perdre. « Ce jour-là, » — comme a très bien

dit le plus récent de ses historiens, — « il « s'assura de secrètes intelligences dans beau- « coup d'âmes[1]. » Une popularité de beaucoup meilleur aloi que celle dont il avait joui jusqu'alors allait maintenant commencer pour lui. Avec ce merveilleux instinct des choses très nobles et très élevées que l'on rencontre souvent chez les âmes très simples du peuple, et qui vibrait si fort au moyen âge, les gens d'Assise avaient senti ce qu'il y avait de chevaleresque dans la conduite de celui qui ne voulait plus être appelé le fils de Bernardone; ils avaient admirablement compris que celui qu'ils traitaient de fou était un sage, dont toute la sagesse viendrait uniquement de la croix de Jésus-Christ. François, de son côté, dut se dire que, ce jour-là, entre l'austère dame de ses pensées, madame la Pauvreté, et lui, le mariage mystique était consommé.

Ces secrètes intelligences, dont vient de nous parler M. Paul Sabatier, n'allaient pas tarder à se manifester. L'exemple que venait de donner François par son renoncement

[1] *Vie de S. François d'Assise*, par Paul Sabatier. Paris, librairie Fischbacher, 1894. Deuxième édition, *page 70*.

absolu à la fortune paternelle, celui qu'il continuait de donner par sa vie pauvre et pénitente, avaient frappé les imaginations et devaient lui susciter bientôt des admirateurs et des disciples. Le premier fut un riche bourgeois d'Assise, un peu plus âgé que François, qui fut gagné à lui par la ferveur avec laquelle, une nuit qu'ils dormaient dans la même chambre, il le vit prier. Bernard de Quintavalle s'attacha donc à François, ainsi qu'un chanoine du nom de Pierre ; et, comme ils ne savaient pas encore exactement en quoi consisterait la vie nouvelle qu'ils allaient mener, leur esprit de foi leur suggéra de demander conseil à Dieu même, en cherchant dans l'évangile la règle de vie qu'ils se proposaient d'adopter. Ils se rendirent donc tous trois dans une des églises d'Assise, prièrent un instant devant le maître autel, puis François ouvrit au hasard le livre des évangiles et il tomba sur ces paroles : *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres.* A ce premier conseil de la sagesse divine qui correspondait si bien à leurs propres aspirations, ils voulurent donner une contre-épreuve. François ouvrit de nouveau le livre, et il lut cette recommanda-

tion du Christ aux apôtres : *Ne portez rien par le chemin.* Enfin, comme, en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité, ils consultaient une troisième fois les saintes écritures, ils lurent le mot qui résume à lui seul toute la morale de l'évangile : *Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même.* Désormais ils savaient à quoi s'en tenir, et leur résolution fut vite prise [1]. Bernard vendit immédiatement ses biens qui étaient considérables. Ils distribuèrent aux pauvres tout ce qu'ils possédaient, enlevèrent, pour ne plus les remettre, leurs chaussures, revêtirent une simple tunique grise qu'ils ceignirent d'une corde grossière, et résolurent de vivre désormais du travail de leurs mains, ou, si le travail venait à manquer, des aumônes qu'on leur ferait. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'esprit le plus prévenu contre les Ordres religieux, lorsqu'il lit cette page de la vie de notre saint, doit être contraint de reconnaître que François et ses

[1] Comme le livre des évangiles que consultaient nos trois jeunes hommes devait être très certainement l'un des missels de l'église où ils se trouvaient, il est impossible de ne pas voir dans ce fait une intervention divine. Autrement, si le livre eût appartenu à François, c'eût été le cas d'appliquer le joli vers du poète :

Le livre s'ouvre seul aux feuillets souvent lus.

E. Rostand. *L'Aiglon.* Acte I. Scène VIII.

deux premiers compagnons n'ont pas fait autre chose, en définitive, que d'entendre dans leur sens littéral, et de suivre dans leur stricte rigueur, les paroles du Christ, et que force lui est bien de reconnaître que la règle franciscaine a jailli directement de l'évangile.

A cette nouvelle famille religieuse que François d'Assise, sans peut-être qu'il s'en rendît compte, venait de fonder, l'époque même où elle était née devait donner un singulier essor. Ceci me conduit à entrer dans quelques rapides considérations sur l'état où se trouvait l'Eglise au commencement du treizième siècle, et à faire tout d'abord une déclaration, ou une profession de foi, que le sujet très délicat que j'aborde m'oblige, je crois, à formuler.

Je ne suis pas de ceux, je l'avoue, qui semblent penser que, pour défendre l'Eglise, il faille, chez ceux qui la représentent, ou simplement qui lui appartiennent, tout admirer, tout approuver, et tout justifier, qui, fermant volontairement les yeux sur les époques les plus sombres et les plus tristement instructives de son histoire, affectent d'ignorer les objections que les adversaires de notre foi

s'efforcent de tirer de ces ombres, et qui ne veulent pas voir qu'au contraire, ces misères mêmes et ces souillures, inséparables, nous le savons assez, de la pauvre nature humaine, sont un argument puissant en faveur de l'origine surnaturelle d'une institution qui, depuis dix-neuf siècles, leur a résisté. Je crois donc que c'est le devoir des catholiques d'accepter simplement et loyalement les faits qu'apporte l'histoire, de pleurer sans doute sur les maux dont il a plu à Dieu d'affliger parfois son Eglise, mais de rendre surtout grâce à la divine Providence qui, malgré les écueils et les tempêtes, n'a pas permis, et ne permettra jamais à la barque de saint Pierre de sombrer. Dieu, d'ailleurs, comme on le disait fort bien dans une occasion récente [1], Dieu n'a pas besoin de nos mensonges ; et j'estime qu'en nous servant d'un mot très connu du comte de Maistre, nous avons le droit de proclamer très haut, surtout dans notre ville, que l'Eglise catholique n'a besoin que de la vérité.

Or, l'exacte vérité est qu'à l'époque qui nous occupe, de très douloureuses épreuves

[1] Au congrès sacerdotal de Bourges, tenu, l'automne dernier, dans cette ville.

étaient réservées à l'Eglise. Un étrange relâchement des mœurs s'était introduit insensiblement dans toute la chrétienté. Il était visible surtout en Italie, dans cette indulgente Italie, où la vie a toujours été, où elle est encore aujourd'hui si dangereusement facile. Jusque dans le clergé séculier, et dans les rangs les plus élevés de la hiérarchie, jusque même dans les monastères, ce déréglement avait pénétré. Une plaie, plus hideuse encore peut-être, souillait et rongeait, comme un cancer, le corps de l'Eglise : l'avarice, l'intérêt le plus sordide, et ce honteux trafic des choses saintes qui a reçu le nom de simonie. Un grand nombre de charges ecclésiastiques étaient à vendre, comme les âmes de ceux qui les convoitaient étaient à acheter. « On « signalait » — nous dit un historien — « comme de stupéfiantes exceptions les pré- « lats qui refusaient de se laisser acheter par « des pourboires. » Les superstitions les plus grossières, ce paganisme persistant qui n'a jamais complètement disparu de l'Italie prenaient la place des pratiques de la religion. Faut-il nous étonner si, chez les esprits les plus libres, le respect de l'Eglise et de ses ministres eût disparu, si toute une littérature

narquoise et grivoise, celle des *fabliaux*, commençât à naître, où l'homme d'église, le *clerc*, et surtout le religieux, le *frère*, allaient devenir un perpétuel objet de dérision et une source intarissable de plaisanteries obscènes? L'écho en vibre encore, après des siècles, dans le *Décaméron* de Boccace et dans les *Contes* de La Fontaine. Les âmes plus nobles et plus hautes, celles que désolait et révoltait le spectacle de cette corruption, s'abandonnaient à de vagues terreurs, ou, se réfugiant aussi parfois dans un mysticisme de mauvais aloi, sous le fallacieux prétexte d'aspirer à la réforme des mœurs, elles se livraient à des austérités exagérées, elles entretenaient de chimériques espoirs, et se leurraient de dangereuses illusions. Une sorte de fermentation morale, je ne sais quel vent d'insubordination et de révolte se levait au début de ce treizième siècle. On sentait passer, dans l'air, comme le souffle de cet esprit qui a toujours été si périlleux pour l'Eglise, et que je ne saurais appeler autrement que l'esprit de nouveauté. Les uns, les plus à redouter peut-être, savaient s'arrêter à temps, ne pas rompre complètement avec l'Eglise, comme cet étrange Joachim de Flore qui a

côtoyé sans cesse l'hérésie, et qui a su mériter, cependant, que Dante le plaçât dans son *Paradis* en l'appelant *le prophète calabrais*[1]. D'autres, au contraire, allaient plus loin ; ils brisaient résolûment avec Rome ; ils se constituaient chefs d'églises, comme ce riche négociant de Lyon, ce Pierre Valdo, dont l'histoire offre, au début, de lointains et vagues rapports avec celle de François d'Assise, et dont la famille spirituelle subsiste aujourd'hui dans les vallées vaudoises du Piémont. Puis c'étaient d'autres sectes encore, aux noms bizarres, les *Pauvres Gens*, les *Humiliés*, les *Patarins*, et enfin la plus dangereuse et la plus répandue de toutes, celle des *Purs* ou des *Cathares*. Il fallait donc, et c'est ce que François avait compris par une de ces intuitions pénétrantes qui sont le privilège de la sainteté ou du génie, il fallait opposer à cet ébranlement général des esprits, à cet amour des nouveautés, une obéissance très simple, très entière et très filiale à l'Eglise, à cette dissolution des mœurs l'exemple d'une vie irréprochable et d'une chasteté parfaite, à cette soif d'honneur et de richesses l'es-

[1] *Il calavrese abate Gioacchino,*
Di spirito profetico dotato.
Par. XII. 140-141.

prit d'humilité et de pauvreté. Il fallait, en un mot, rappeler ce monde chrétien qui menaçait de retourner au paganisme, ce sel de la terre qui perdait chaque jour de sa saveur, à la pratique des vertus de l'évangile, et, comme il semblait ignorer cet évangile, il fallait le lui faire connaître et le lui faire aimer, en devenant soi-même un imitateur très fidèle et comme le miroir vivant de Jésus-Christ.

Une circonstance providentielle devait, d'ailleurs, rendre moins ardue la tâche que François et ses compagnons se proposaient d'entreprendre, et pour laquelle ils allaient se ceindre, comme d'un triple lien, des vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Dieu permettait qu'à une heure où, pour l'Eglise, de si sombres nuages montaient à l'horizon, le siège de Pierre fût occupé par un des plus grands papes dont l'histoire du moyen âge ait conservé le souvenir. C'est une très haute et très noble figure que celle de cet Innocent III dont le pontificat a marqué le point culminant de l'union des deux pouvoirs, le temporel et le spirituel, entre les mains de la papauté. Homme d'état éminent, prêtre de mœurs irréprochables, de la plus austère

sobriété, — ses biographes nous racontent qu'il se nourrissait presque exclusivement de citrons, — ce pontife qui devait, pendant dix-huit ans, défendre avec acharnement les libertés de l'Eglise, déposer un empereur, jeter l'interdit sur deux royaumes, prêcher une croisade, devait aussi — et ce ne fut pas son œuvre la moins utile — convoquer et présider un concile pour travailler à la réforme des mœurs. Il était surtout préoccupé, ce qui montre comme il connaissait bien son époque, d'extirper du clergé ce chancre odieux de la simonie dont il disait lui-même, dans une de ses bulles, qu'il fallait le traiter par le fer et le feu. Figure singulièrement imposante que celle de ce grand pape à qui ses historiens, ceux mêmes qui lui sont le plus résolûment hostiles, n'ont jamais pu refuser ni leur admiration ni leur respect [1]. Aujourd'hui, les cendres de cet illustre successeur de Pierre, mort à Pérouse, reposent à Rome, dans la somptueuse basilique du Latran, où elles ont été récemment transportées par les soins de Léon XIII, à deux pas de la place où

[1] L'un d'eux, le protestant Hurter, est devenu catholique en écrivant sa vie, subjugué, pour ainsi dire, et conquis à l'Eglise par l'austère grandeur et la majesté souveraine du pontificat qu'il avait entrepris de raconter.

l'auguste vieillard qui veille au Vatican s'apprête — et Dieu veuille que ce soit le plus tard possible ! — à dormir son dernier sommeil.

Toutefois, le premier accueil que fit Innocent III à François et à ses compagnons, lorsqu'ils se rendirent à Rome, dans l'été de 1210, pour lui soumettre la règle qu'ils avaient l'intention d'adopter, fut empreint, il faut le dire, d'une sorte de défiance et de froideur. Et il faut bien avouer aussi que l'une et l'autre étaient justifiées. L'exemple récent, que je rappelais tout à l'heure, de Pierre Valdo, qui s'était proposé, lui aussi, de vivre dans la continence et la pauvreté, et qui avait si vite versé dans l'hérésie, n'était pas fait, reconnaissons-le, pour prévenir le Pape en faveur d'une nouvelle tentative, assez analogue en apparence, de réforme des mœurs et de vie religieuse. Si j'osais me servir ici d'une expression un peu vulgaire, je dirais que le premier mouvement d'Innocent III fut de verser une douche d'eau glacée sur l'enthousiasme et le zèle apostolique de François. Les objections qu'il lui fit, et que certes il avait bien le droit de lui faire, sont pleines, d'ailleurs, de bon sens et de prudente sagesse.

Il lui représenta que le genre de vie qu'il se disposait à adopter était terriblement dur, que la pauvreté absolue serait chose difficile à supporter pour ceux qui viendraient après lui, qu'il fallait prévoir l'avenir et ne pas trop présumer d'un premier élan de sacrifice et de ferveur. François sut trouver dans sa simplicité les arguments les plus propres à réfuter les objections du Souverain Pontife dont le regard pénétrant démêla bientôt ce qu'il y avait à la fois, dans cet humble et frêle jeune homme, de soumission respectueuse à l'Eglise et de pieuse obstination pour la grande œuvre que maintenant il se sentait appelé à fonder. Dieu, d'ailleurs, vint lui-même en aide à François. Innocent, pendant son sommeil, eut un songe. Il vit sa basilique du Latran qui menaçait de s'effondrer, et un pauvre en haillons, dont les traits rappelaient exactement ceux de François, et qui soutenait, à lui seul, les murailles de l'édifice prêtes à s'écrouler. Désormais le Pape avait compris que ce petit pauvre, *il Poverello,* d'Assise, comme on l'appelait déjà, était destiné à soutenir cette Eglise que lui-même s'appliquait, avec tant de zèle, à consolider. Les doutes de son esprit furent dissipés. L'approbation fut

donnée. Et l'on peut dire que, ce jour-là, l'Ordre des Frères Mineurs — c'est le nom auquel, après quelques hésitations, ils s'arrêtèrent — fut fondé.

On peut aisément se figurer avec quelle joie François et ses compagnons reprirent la route d'Assise, munis de cette approbation que le chef de l'Eglise venait de leur donner. Le nombre de ces compagnons avait déjà augmenté. Certains historiens, toujours préoccupés de rapprocher notre saint du divin modèle qu'il s'était proposé, le portent à douze. C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens et des laïques comme lui, d'assez modeste origine, parmi lesquels il se trouvait un ancien chevalier, frère Ange Tancrède, et un prêtre, frère Sylvestre. Les autres, les plus connus du moins, outre Bernard de Quintavalle et Pierre dont j'ai déjà parlé, étaient frère Massée, frère Rufin, frère Egide, frère Léon, de qui François semble avoir fait son disciple préféré, et qu'il appelait *la petite brebis du bon Dieu*, et cet excellent frère Junipère qui eut si souvent maille à partir avec le diable, et dont la légende nous a transmis les naïves excentricités. C'est de lui qu'on raconte qu'à Sainte-Marie-des-Anges,

un des Frères, qui était indisposé, lui ayant un jour manifesté le désir de manger un pied de porc, ce qui était une assez singulière fantaisie pour un malade, frère Junipère s'arme d'un grand couteau de cuisine, sort du couvent, se dirige vers un troupeau de pourceaux qu'un vendeur de bestiaux conduisait au marché d'un village voisin, saisit l'un d'eux par la patte, lui coupe le pied, et le rapporte triomphalement à son compagnon, ce qui — les marchands de porcs n'ayant jamais été gens fort commodes — faillit lui attirer une assez mauvaise affaire de la part du conducteur du troupeau qui trouvait, non sans quelque raison, que frère Junipère possédait une notion bien vague de la propriété. C'est lui aussi qui, pour éviter d'être reconnu par des visiteurs qu'avait attirés sa réputation de sainteté, se réfugiait sur une de ces balançoires faites d'une planche sur un tronc d'arbre, sur laquelle jouaient deux enfants, prenait la place de l'un d'eux, se mettait à califourchon sur la planche, montait et descendait alternativement, ce qui lui valait, comme on pense, et il s'en réjouissait intérieurement, les quolibets et les huées de ceux qui étaient venus pour l'admirer. François,

à qui ces bizarreries n'étaient pas faites pour déplaire, et qui tenait frère Junipère en grande estime, disait parfois, en jouant sur son nom qui signifiait genièvre, que, dans le jardin qu'il travaillait à planter, il aurait voulu avoir *une forêt de pareils genévriers*.

Ce jardin, où les genévriers, d'ailleurs, ne devaient pas manquer, allait avoir une floraison singulièrement abondante et rapide. Rien ne prouve mieux que la prompte extension de la famille franciscaine combien François avait compris les besoins de l'époque où il vivait, et comme il avait admirablement saisi ce qu'il fallait faire pour porter remède aux maux dont souffraient l'Eglise et la société. La simplicité même de la règle que ses compagnons et lui s'étaient imposée devait contribuer puissamment à leur susciter des imitateurs. Cette règle consistait surtout à prêcher d'exemple, à annoncer la bonne nouvelle du salut partout où ils passaient, à raconter les souffrances de la passion et la mort du Sauveur aux auditeurs qu'attiraient, dans les églises, sur les places publiques, dans les campagnes, les cantiques qu'ils allaient chantant le plus souvent en langue française, à rétablir la bonne harmonie et la paix entre

les familles ou même les cités que divisaient si fréquemment, au moyen âge, des rivalités d'influence et des discussions d'intérêt. Un large courant de chaude sympathie, à laquelle la curiosité n'était pas tout à fait étrangère, allait à ces prédicateurs d'un nouveau genre, à ces étranges religieux qui s'intitulaient eux-mêmes les jongleurs du bon Dieu, — *joculatores Domini,* — et dont les naïvetés de langage et les singularités de manières rappelaient, en effet, celles de ces personnages burlesques, comme le tour chevaleresque qu'ils donnaient d'ordinaire à leurs cantiques rappelait aussi la poésie des troubadours. Ce mélange de simplicité, d'excentricité, de religion, de chevalerie, et de poésie, était précisément ce qu'il fallait à cette Italie du treizième siècle qu'agitaient, nous l'avons vu, tant de souffles contraires. De la vocation de François, et de celle de ses premiers compagnons, devait naître, sur ce sol si fertile de l'Ombrie,un mouvement à la fois religieux et populaire, une sorte de rénovation morale, de rajeunissement, qui rappelle, toutes proportions gardées, celui qui treize siècles auparavant, parti de l'aride Judée, avait changé la face de l'univers. M. Renan, qui

a su conserver de sa première éducation catholique le tact et l'instinct des choses de l'âme, a eu parfaitement raison d'écrire : « Le « grand mouvement ombrien du XIIIme siècle « est, entre tous les essais de fondation reli« gieuse, celui qui ressemble le plus au mou« vement galiléen[1]. »

Le temps me manque malheureusement, dans l'étroit espace de cette étude, pour décrire les phases diverses de ce mouvement. Je ne puis suivre François ni à Rio Torto, cette pauvre masure délabrée des environs d'Assise, où les frères s'installèrent à leur retour de Rome, ni à Sainte-Marie-des-Anges, ce sanctuaire qui devait tenir, par la suite, une si grande place dans l'histoire de la famille franciscaine, et qu'allait rendre si célèbre l'indulgence de la Portioncule, la seule faveur, l'unique privilège que François ait jamais sollicité du Saint-Siège pour l'œuvre qu'il venait de fonder. Je ne puis davantage décrire les premières réunions des Frères, lorsqu'ils commencèrent à se répandre dans

[1] *Vie de Jésus*. Chap. XIII. Il a dit ailleurs : « Après le « christianisme, le mouvement franciscain est la plus « grande œuvre populaire dont l'histoire se souvienne. » *Nouvelles études d'histoire religieuse*. François d'Assise.

toute l'Italie, et ce fameux chapitre général connu sous le nom de *Chapitre des Nattes*, qui se tint au printemps de 1219, dans la plaine qui entoure l'église de la Portioncule, et où les Frères qui, de toutes parts, accoururent et logèrent, en une sorte de campement, sous des tentes faites de paille, de roseaux et de joncs entrelacés, furent au nombre de plus de cinq mille. Je ne puis également, et j'en éprouve un vif regret, raconter la fondation du deuxième ordre institué par saint François, celui des *Pauvres Dames*, et la touchante histoire de cette jeune fille, d'une des plus nobles familles d'Assise, qui, en entendant un jour prêcher le *Poverello*, se dit qu'elle aussi, elle devait se consacrer entièrement à Dieu et pratiquer la pauvreté, s'enfuit, de nuit, de la demeure paternelle, se réfugie à Sainte-Marie-des-Anges, sollicite et obtient de François de suivre sa règle, de couper sa blonde chevelure, de revêtir la robe de bure grise, de ceindre ses reins délicats d'une corde grossière, et qui, plus tard, devenue sainte Claire et fondatrice de cet Ordre des Clarisses dont les austérités n'ont, je crois, d'égales que celles du Carmel, a mérité de recevoir du Pape qui la canonisa les

noms si gracieux et si glorieux de *duchesse des humbles* et de *princesse des pauvres*. Je ne puis non plus montrer saint François instituant, avec un simple petit commerçant des environs de Sienne, du nom de Luchesio, et sa jeune et pieuse femme, Bonadonna, ce Tiers Ordre de la pénitence dont on a pu dire qu'il était la plus originale de ses fondations, institution singulièrement bienfaisante qui allait prendre bientôt, dans toute la chrétienté, la plus étonnante et la plus féconde extension, qui, en faisant pénétrer chez les laïques quelque chose de l'esprit de dévouement et de mortification du cloître, a puissamment contribué à adoucir les mœurs si rudes du moyen âge, qui a lutté efficacement contre les abus de la féodalité, et qui, en accueillant indifféremment dans ses rangs de grands génies comme Dante[1], des souverains comme saint Louis de France, saint Ferdinand de Castille, sainte Elisabeth de Hongrie, de pauvres servantes, et de modestes artisans, devait établir, par dessus les barrières sociales, si hautes alors, si difficilement fran-

[1] Sur Dante franciscain et tertiaire franciscain, voir l'étude récemment publiée par Monsignor Agostino Bartolini, dans le *Giornale Arcadico di Scienza, Lettere ed Arti*. Octobre 1900.

chissables, comme une sainte égalité des âmes, et servir, suivant l'heureuse expression d'un historien de Florence[1], « de point de « départ et de consécration » — de berceau et de baptême — « à la démocratie italienne ». Aujourd'hui encore, après plus de sept siècles, le Tiers Ordre franciscain fleurit au milieu de nous, plus vivace et plus fécond que jamais. Léon XIII qui, lui-même, en fait partie, l'a préconisé à plusieurs reprises, dans ses encycliques, comme un des remèdes les plus efficaces aux maux dont souffre actuellement la société. Nous ne pouvons enfin suivre les premiers pas de l'ordre franciscain hors d'Italie, en Espagne, au Maroc, en Hongrie, ni nous rendre, avec saint François, en Egypte où son zèle pour le salut des âmes, et peut-être aussi l'esprit chevaleresque qui n'a jamais cessé de l'animer, lui inspirèrent d'accompagner l'armée des Croisés. L'apparition de François au camp de Damiette où sa présence eut l'influence la plus heureuse sur la soldatesque de tous les pays qui s'y trouvait rassemblée, ses entrevues avec le soudan, Malec-Camel, qui le reçut avec courtoisie, mais qu'il ne réussit pas à convertir, l'offre singulière, si

[1] Gino Capponi. *Storia di Firenze.* Vol. I.

conforme aux mœurs de ce temps et si inexplicable pour le nôtre, que François fit à ce prince, pour le gagner à la vraie foi, de tenter en sa présence, avec un prêtre musulman, l'épreuve du feu, et le refus prudent que le prêtre musulman, désigné par le soudan pour cette périlleuse expérience, s'empressa de lui donner, ce sont là autant d'intéressants épisodes de la vie de notre saint sur lesquels le peu d'espace dont je dispose ne me permet pas d'insister.

Il est cependant un épisode, d'une toute autre nature, qui se rattache à ce voyage, et qui doit nous arrêter un instant, parce que, pour la première fois, nous y voyons un trait du caractère de François sur lequel nous aurons plus tard à revenir, je veux parler de l'étrange pouvoir dont il jouissait sur les êtres les plus humbles de la création. François revenait d'Egypte, et, selon une tradition qui semble fondée, il avait visité les Lieux Saints et la Syrie. Il se trouvait, avec un autre Frère, dans une de ces petites îles dont, aux alentours de Venise, la mer est semée. Cette île s'appelle aujourd'hui Saint-François-du-Désert. Les gondoliers y conduisent volontiers les promeneurs. Je me sou-

viens de l'avoir visitée. On y voit un pauvre couvent franciscain très délabré qu'habitent seuls deux ou trois religieux, et qu'entourent quelques maigres et sombres cyprès. L'été, à la tombée de la nuit, lorsque le globe de feu du soleil disparaît dans la noire lagune, derrière les dômes et les campaniles qui forment l'immarcescible couronne de la reine déchue de l'Adriatique, la vue y est d'une rare beauté et d'une mélancolie singulière. Ce fut probablement par une de ces admirables et calmes soirées que François et son compagnon y débarquèrent. L'îlot n'était alors ni si désolé ni si aride qu'il l'est maintenant. « Des milliers d'oiseaux » — nous raconte un des historiens du saint — « chantaient « dans les buissons en fleurs. François dit à « son compagnon : Nos frères les oiseaux « chantent leur créateur ; allons au milieu « d'eux et chantons, nous aussi, les louanges « du Seigneur. Les oiseaux, loin d'avoir peur, « continuèrent de gazouiller, au point que « François et son compagnon ne pouvaient « pas s'entendre. Mes frères, leur dit Fran- « çois, veuillez interrompre votre gazouille- « ment jusqu'à ce que nous ayons récité nos « heures. Les oiseaux se turent sur-le-champ,

« et ne recommencèrent leurs chansons que « lorsque, l'office terminé, Francois les y eut « autorisés [1]. »

Ce n'était pas, en réalité, la première fois que notre saint demandait si amicalement le silence aux habitants de l'air, et qu'il obtenait d'eux une si prompte obéissance. Un jour déjà, comme il prêchait sur la place publique d'une petite bourgade de l'Ombrie, des hirondelles qui nichaient sur les toits des maisons voisines couvrirent sa voix de leur pépiement et de leurs battements d'ailes. « Hirondelles, mes sœurs, leur dit Fran- « çois d'un ton de douce autorité, vous avez « assez babillé; c'est à mon tour de parler; « veuillez garder le silence et écouter la pa- « role que je vais annoncer au peuple. » Sur quoi, les hirondelles se turent. Elles restèrent immobiles, tendant leurs petites têtes vers le saint, comme pour bien marquer la religieuse attention qu'elles prêtaient à son discours. Ce ne fut que lorsque ce discours fut terminé qu'elles reprirent leurs ébats et leurs cris. Le peuple, que ce prodige avait ravi autant que la chaude et simple éloquence de

[1] *Histoire de saint François d'Assise*, par l'abbé Le Monnier. Chap. XI.

François l'avait ému, se pressait autour du saint ; « on essayait de toucher ses vêtements, « on entonnait des cantiques, on louait, on « remerciait le Seigneur [1] ».

Ces scènes de naïf enthousiasme se reproduisaient à chaque instant sous les pas de saint François. Les foules commençaient à suivre ce petit pauvre, d'apparence si chétive, qui se faisait écouter des hirondelles, et qui allait partout prêchant l'amour de Dieu, l'amour des hommes, et souhaitant la paix à ceux qu'il rencontrait. Ce qui devait contribuer également à sa popularité, c'étaient les miracles qui se produisaient sur son passage. Le plus miraculeux de tous allait bientôt s'accomplir. Je ne puis faire autrement que de le rappeler. François, je l'ai dit déjà, avait une dévotion spéciale pour la passion de Notre Seigneur. Vers l'automne de 1224, — il avait alors quarante-trois ans, — averti par une révélation faite à l'un de ses Frères, qu'il n'avait plus que deux ans à vivre, il voulut se livrer plus complètement à sa méditation habituelle et observer plus rigoureusement que jamais le jeûne de quarante jours par lequel, à cette époque de l'année, il se

[1] *Ibidem*. Chap. VIII.

préparait à célébrer la fête des saints Anges. Il prit avec lui quatre Frères, Massée, Rufin, Ange Tancrède, Léon, et se retira sur les hautes montagnes du Casentin, dans ces rochers et ces forêts de l'Alverne dont un chevalier du nom d'Orlando, à qui elles appartenaient, lui avait donné la libre jouissance. C'est un site étrangement sauvage, et qui, lorsqu'on le visite aujourd'hui, semble avoir été prédestiné au prodige qui devait le rendre à jamais célèbre. « La tradition » — dit l'historien que j'ai déjà cité, — « aimait à « voir dans les déchirures de cette montagne « un effet du bouleversement qui agita la na- « ture à la mort de Jésus-Christ. » Et il ajoute : « Dieu, par une inspiration secrète, « acheminait celui qu'il allait faire passer « par le Calvaire vers une montagne qui te- « nait sa forme des événements qui s'étaient « accomplis sur le Calvaire[1]. » C'était bien, en effet, un Calvaire qui attendait François. Là, sous ces immenses forêts de hêtres et de pins, où gémissait le vent d'automne, à la distance d'un jet de pierre de la grotte où il avait laissé ses compagnons, il passait les jours et les nuits à prier Dieu de lui montrer

[1] *Ibidem*. Chap. XVI.

la voie dans laquelle il devait marcher pendant le peu de temps qui lui restait à vivre. Comme au premier jour de sa vocation, il voulut consulter l'évangile. Chaque fois qu'il ouvrit le saint livre, il tomba sur le récit de la passion. Il en conclut avec une très grande joie qu'il allait avoir, lui aussi, sa passion, et qu'il lui était réservé de beaucoup souffrir encore avant de mourir. Le saint ne se trompait pas dans ses prévisions. Aux approches de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, peut-être le jour même de la fête, vers le matin, comme il priait sur le flanc de la montagne, il vit apparaître devant lui, entouré d'une vive lumière, un séraphin qui portait, entre ses ailes déployées, l'image radieuse du Crucifié. De mystérieuses paroles lui furent adressées que François n'a jamais voulu révéler. Lorsque la vision fut dissipée, et que le saint fut sorti de son extase, il portait, aux mains, aux pieds et sur le flanc, les marques visibles de la crucifixion du Maître divin qu'il avait tant aimé.

Ces stigmates — c'est le nom qu'on leur a donné — nous ont été décrits par les premiers biographes du saint avec une précision singulière. C'étaient, nous disent-ils, des

excroissances charnues qui reproduisaient la forme de clous, et qui, étant mobiles, jouaient pour ainsi dire dans la plaie. « Leur tête « ronde et noire apparaissait en dedans des « mains et au dessus des pieds. Leur pointe « longue, courbée et comme rabattue au « marteau, sortait de l'autre côté et dépassait « notablement la chair[1]. » Sur le flanc droit, une large cicatrice rouge, qui semblait la blessure d'un fer de lance, laissait échapper parfois des gouttes de sang. Ces meurtrissures sacrées causaient au saint de vives souffrances. Par humilité, pour dérober aux yeux des hommes l'insigne faveur dont il venait d'être l'objet, il s'efforçait de les dissimuler. Il n'y réussit pas longtemps. Ses quatre compagnons d'abord, puis, lorsqu'il descendit de l'Alverne, les autres Frères, et bientôt les foules qu'il continuait à évangéliser, s'en aperçurent. On salua très vite en François l'*homme séraphique;* dans le langage chevaleresque de l'époque, on l'appela le *gonfalonier* ou *le porte-étendard de Jésus-Christ.*

Tel est ce miracle, le plus grand de l'his-

[1] *Ibidem,* chap. XVI.

toire de l'Eglise au moyen âge, dit M. Renan ; et ce même critique, si ennemi du surnaturel qu'il cherche à expliquer ce prodige par la pieuse supercherie de l'un des Frères, est contraint cependant d'ajouter : « Ce miracle a « cela de remarquable qu'il est garanti par des « témoins tout à fait contemporains[1]. » Aucun miracle, en effet, n'a jamais été peut-être attesté par tant de témoins oculaires et d'une si impartiale autorité[2]. Dante, qui naquit quarante ans après l'événement, et qui n'était pas précisément un esprit faible, en parle comme d'un fait universellement connu et de la plus incontestable authenticité[3]. Aujourd'hui, un émule en rationalisme de M. Renan, M. Paul Sabatier, admet le miracle, en se retranchant, il est vrai, derrière une distinction, que nous aurons à examiner plus tard, qu'il établit entre ce qui est contraire aux lois de la nature et ce qui dépasse simplement l'ex-

[1] *Nouvelles études d'histoire religieuse.* François d'Assise.

[2] Après ceux de l'évangile cela est évident.

[3] Dans le portrait qu'il trace de François, on lit ces beaux vers :

Nel crudo sasso, intra Tevere ed Arno,
Da Cristo prese l'ultimo sigillo,
Che le sue membra due anni portàrno.
Par. XI. 106-108.

périence courante[1]. Depuis quelques années, la science cherche à expliquer par des causes naturelles des phénomènes d'ordre analogue qui se sont produits de nos jours. Je ne nie pas que, dans quelques cas récents, ces explications ne puissent être acceptées. J'affirme que, dans celui qui nous occupe, aucune explication naturelle n'est possible. L'Eglise, d'ailleurs, a consacré le miracle par sa liturgie ; elle a institué une fête pour le célébrer. C'en est assez pour que nous, qui avons le bonheur d'être ses fils, nous saluions en François l'homme privilégié qui a eu, plus qu'aucun autre homme en ce monde, le droit de répéter avec saint Paul : *J'achève de souffrir dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ*[2].

Ces souffrances allaient bientôt devenir si vives qu'il serait visible aux yeux de tous que les jours du saint étaient comptés. François n'avait jamais été d'une constitution robuste. Les austérités auxquelles il s'était livré pendant plus de vingt ans, les labeurs de son

[1] *Vie de S. François d'Assise.* Appendice. I. Les stigmates.

[2] *Et adimpleo ea, quœ desunt passionum Christi, in carne mea.*

Ep. B. P. Ap. ad Col. I. 24.

apostolat, les fatigues de sa vie errante, celles de son voyage en Egypte, avaient achevé de l'épuiser. De violentes douleurs d'estomac et d'entrailles ne cessaient pas de le torturer. Une hydropisie s'était déclarée. Sa vue s'était affaiblie, et ses yeux menaçaient de lui refuser tout service. Enfin, les pointes des clous qui sortaient de la plante de ses pieds ne lui permettaient plus de marcher. Il dut poursuivre ses courses apostoliques sur un petit âne. On voyait donc passer dans les campagnes, sur cette modeste monture, entouré et soutenu de quelques Frères, ce petit pauvre à la douce et souriante figure, au visage maigre et allongé, aux yeux vifs, à la barbe rare et noire, aux lèvres minces, aux dents bien plantées et blanches, à la peau brune et délicate, aux mains décharnées dont les doigts très fins se terminaient par des ongles longs ; — c'est le portrait que trace de lui un contemporain[1]. — Prévoyant sa fin prochaine et la gloire céleste qui lui était réservée, les habitants des bourgades qu'il traversait, par un sentiment de foi naïve qui étonne un peu la froideur si compassée de nos mœurs

[1] Thomas de Celano, le premier biographe de notre saint, et, selon toute probabilité, l'auteur du *Dies iræ*.

actuelles, s'efforçaient de le retenir, dans l'espoir que, s'il venait à mourir au milieu d'eux, ses reliques leur appartiendraient. François, cependant, sentait que c'était à Assise qu'il lui fallait finir sa carrière. Il revint dans sa ville natale. Comme au jour où il avait quitté la maison paternelle pour ne plus être appelé le fils de Bernardone, il fut reçu au palais de l'évêque. Là, malgré les souffrances qui l'accablaient, il lui arrivait souvent de se livrer aux accès d'une gaîté enfantine. Les murs austères de la demeure épiscopale retentissaient du bruit de ses chants, surtout de son *Cantique des Créatures,* qu'il avait composé peu de temps auparavant, et auquel il ajoutait encore une strophe en l'honneur de cette mort qu'il sentait venir et qu'il saluait comme une amie : *Soyez loué, Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle à laquelle nul homme ne peut échapper; malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel; heureux ceux qui se trouvent conformes à vos très saintes volontés, car la seconde mort ne leur fera pas de mal.* Il voulut bientôt aller au devant de cette sœur et se faire transporter, pour y mourir, dans ce sanctuaire de la Portioncule qui lui était si cher. L'évêque accéda à ce

pieux désir. Les Frères, en procession, l'y conduisirent. Comme on descendait la colline et qu'on allait arriver à la plaine où se trouve le sanctuaire, le saint fit arrêter le cortège ; il se retourna sur sa civière et jeta un dernier et long regard sur les maisons d'Assise qu'empourprait le soleil couchant. Puis il bénit sa ville natale, cette ville dont le nom allait demeurer dans l'avenir si intimement uni au sien. A peine arrivé à la Portioncule, il se fit porter devant l'autel de la sainte Vierge pour y prier ; puis il fit lire à ses Frères son testament où il leur racontait comment il avait commencé à pratiquer la pénitence, et où il leur recommandait, par dessus toute chose, de travailler, d'obéir, et de ne jamais renoncer à la pauvreté. Il voulut aussi qu'on lui chantât son *Cantique des Créatures*. Il ne se lassait pas de répéter au médecin qui le soignait : *Frère médecin, dites-moi que je dois mourir, car la mort m'ouvrira la porte de la vie.*

Cette porte, d'ailleurs, ne devait pas tarder à s'ouvrir. Un samedi soir, comme les premières ombres de la nuit tombaient sur le sanctuaire, le saint s'aperçut que l'heure de partir était venue. Alors, pour être fidèle

jusqu'au bout à celle qu'il avait jadis choisie comme la dame de ses pensées, il voulut, selon la belle expression de Dante, mourir dans son giron[1]. Il se fit coucher sur la terre nue, ordonna qu'on le dépouillât de ses vêtements en ne lui laissant que son cilice et qu'on le recouvrît de cendres ; puis il commença à réciter l'un des psaumes de la pénitence. Il en était arrivé à ce verset : *Les justes sont dans l'attente de la récompense que vous me réservez*[2], lorsque ses lèvres cessèrent de se mouvoir. François d'Assise venait de mourir dans les bras de madame la Pauvreté.

C'était le 3 octobre 1226. Le saint avait vécu quarante-cinq ans. Au moment où il venait d'expirer, un vol d'alouettes s'abattit, en tourbillonnant, sur le toit de sa cellule ; puis ces innocentes petites créatures repartirent, et elles se dispersèrent dans l'air en gazouillant. Il semblait qu'elles emportassent, vers leur créateur, l'âme de celui qui aimait tant à se dire leur frère.

[1] *E del suo grembo l'anima preclara*
Muover si volle, tornando al suo regno,
Ed al suo corpo non volle altra bara.
Par. XI. 115-117.

[2] *Ps.* 141.

Moins de deux ans plus tard, le 16 juillet 1228, le pape Grégoire IX canonisait, à Assise même, celui en qui les acclamations populaires avaient déjà salué un saint. L'heure était enfin venue où, comme il l'annonçait, à Pérouse, à ses compagnons de captivité, François allait être, non pas adoré, — on n'adore que Dieu seul, — mais vénéré dans le monde entier.

Les saints, d'ailleurs, ne meurent pas tout à fait. Ils continuent de vivre dans leurs œuvres et par l'exemple qu'ils nous laissent de leur sainteté. François d'Assise est aujourd'hui plus vivant que jamais. Non seulement sa triple famille lui a survécu, et elle s'est multipliée à l'infini, mais sa personne même est, de nos jours, mieux connue et plus aimée peut-être qu'elle ne l'a jamais été. Le pauvre d'Assise, nous le verrons plus tard, compte, à notre époque, sinon des imitateurs, du moins des admirateurs, où il se fût le moins attendu à en trouver. Les causes de cette popularité sont multiples, et je n'ai plus le temps de les signaler. Ce n'est pas assez, je crois, de dire avec Bossuet que François a été *le plus ardent, le plus transporté, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été*

dans l'Eglise[1]. C'est trop, sans doute, de dire avec Renan que, *depuis Jésus, François d'Assise a été le seul parfait chrétien*[2]. La vérité est qu'il a peut-être été l'homme qui a le mieux compris et le mieux pratiqué, et cela dans un temps où elles étaient singulièrement méconnues, les deux vertus fondamentales du christianisme : l'humilité et la charité[3]. La vérité aussi est que sa sainteté a quelque chose de profondément humain, de simple, je dirais presque d'enfantin, qui la rend plus facilement accessible que celle de nul autre saint. Sa piété même, cette piété sereine et toujours joyeuse, contribue à nous le faire beaucoup aimer, parce qu'elle est l'antipode, et je dirais l'antidote, de cette piété maussade et renfrognée que, Dieu merci, le jansénisme n'a pas réussi à acclimater dans l'Eglise. Enfin, François, ne l'oublions pas, est l'homme qui a peut-être le plus efficacement servi l'Eglise et la société. Le songe d'Innocent III ne l'avait pas trompé ; ce petit pauvre en haillons a

[1] *Panégyrique de saint François d'Assise.*

[2] *Nouvelles études d'histoire religieuse.* François d'Assise.

[3] Il faut entendre ici charité non pas seulement dans son sens étroit qui signifie *aumône,* mais dans le sens large qui est *amour.* Saint François est peut-être l'homme qui a le plus et le mieux aimé.

véritablement soutenu l'Eglise à l'une des heures les plus critiques de son histoire. Il n'est pas défendu de penser que si, vers la fin du quinzième siècle, un nouveau saint François se fût levé dans le monde, la douloureuse scission du seizième ne se fût peut-être pas produite.

Et, par une coïncidence remarquable dont on ne retrouverait, je crois, l'exemple dans la vie d'aucun autre saint, François d'Assise, qui a exercé une action si profonde et si bienfaisante sur la société où il a vécu, a eu aussi une influence considérable, et non moins heureuse, sur la littérature de son pays. Par son *Cantique des Créatures*, dont nous aurons bientôt à nous occuper, par les autres poésies qu'on lui attribue, par ceux de ses disciples, frère Pacifique et Jacopone de Todi, qui, comme lui, et mieux que lui d'ailleurs, ont versifié, il a fondé une véritable école poétique, l'école ombrienne ; il a renouvelé la mélodie, un peu usée, des troubadours, en y introduisant une note nouvelle, la note religieuse ; il a fait entrer dans l'âme italienne un sentiment très vif et très délicat des choses de la nature. On peut même dire sans exagération qu'il a frayé la route au plus

grand poète de l'Italie, peut-être au plus grand poète du monde moderne, et que, sans lui, Dante n'eût pas été tout à fait Dante. D'autres influences vont venir, et elles s'exerceront en sens contraire : la Renaissance, avec son sensualisme effréné et cet amour immodéré de l'antiquité qui conduit droit au paganisme ; le mauvais goût du dix-septième siècle, ce qu'en Italie on appelle le *seicentisme*, avec son culte exclusif de la forme, ses recherches de langage, ses préciosités de style qui cachent mal le vide effrayant de la pensée ; à la fin du dix-huitième siècle, le classicisme sec et froid d'un Alfieri ; au commencement du dix-neuvième, le pessimisme sombre et désespéré d'un Léopardi ; de nos jours, l'orgasme de passion flamboyante d'un d'Annunzio. Toujours cependant il subsiste, dans l'âme italienne, quelque chose de la piété simple et naïve, de la fraîcheur de sentiment dont François d'Assise l'a dotée. Toujours le petit filet d'eau claire et limpide persiste, malgré les cailloux et les boues. Et la source de cette poésie idéaliste et religieuse, si profondément chrétienne et catholique, c'est bien, je crois, sous les chênes verts et les oliviers de l'Ombrie qu'il

convient d'aller la chercher. Il est donc parfaitement permis de parler de l'influence littéraire de saint François ; et l'on peut dire que, dans le vaste champ, d'une végétation si luxuriante, qui s'étend de Dante Alighieri jusqu'à Antoine Fogazzaro, les hirondelles et les alouettes du *Poverello* d'Assise n'ont jamais cessé de gazouiller.

Ce sont ces alouettes et ces hirondelles dont nous aurons à entendre maintenant le gracieux ramage. C'est précisément cette influence du plus populaire des saints du moyen âge sur la première en date de nos littératures modernes qui fera l'objet de notre prochaine étude.

DEUXIÈME ÉTUDE

L'influence littéraire. — Le troubadour de Jésus-Christ. — L'esprit chevaleresque. — Madonna Poverta. — Le Chant des Créatures. — L'amour de la nature et des animaux. — Le portrait du saint par Dante.

Dans les derniers temps qui précédèrent sa vocation religieuse, lorsque François se trouvait encore dans la maison paternelle, et qu'il errait aux environs d'Assise pour donner libre cours, par son humeur vagabonde, aux pensées qui commençaient déjà à l'agiter, il lui arriva de s'égarer, un jour glacial d'hiver, dans une épaisse forêt qui servait de retraite aux malfaiteurs. La joie qui débordait de son cœur, peut-être aussi, qui sait ? le besoin de se donner le change à lui-même sur un vague sentiment de peur, lui inspirèrent l'idée de

chanter. Il se mit à chanter à pleins poumons un de ces vieux poèmes de la chevalerie française que Bernardone lui avait enseignés. Des brigands — il y en avait alors en Italie — attirés par le son de cette voix jeune et fraîche, sortirent d'un fourré et fondirent sur lui. *Qui es-tu ?* lui demandèrent-ils. *Je suis le héraut*, ou plus exactement : *Je suis le troubadour du grand Roi*, leur répondit François. Sur quoi les brigands, que cette réponse assez bizarre ne suffit pas à apaiser, se ruèrent sur lui ; ils le dépouillèrent de ses vêtements et le jetèrent, presque nu, dans un fossé plein de neige. François se laissa faire ; puis il se releva, secoua la neige qui le couvrait, et « glacé par le froid, n'ayant plus sur « lui qu'une chemise, il reprit ses chants, « heureux de souffrir et de s'habituer ainsi « à entendre toujours mieux les paroles du « Crucifié [1] ».

Je suis le troubadour du grand Roi. Cette appellation étrange que François se donnait à lui-même, il n'a jamais cessé de la mériter. Toute sa vie, il a été — et c'est le sujet d'un fort beau livre qu'un des plus grands esprits

[1] *Histoire de S. François d'Assise,* par Paul Sabatier. Chap. IV.

de l'Allemagne catholique, Görres, lui a consacré [1] — toute sa vie, il a été *le troubadour de Jésus-Christ.* On se rappelle l'éducation qu'il avait reçue, les récits dont son père avait bercé son enfance, les exercices littéraires auxquels il se livrait avec ses amis. Pica, dont la famille était originaire de Provence, n'avait pas négligé, sans doute, de l'initier à la langue et à la poésie de son pays. Il n'est nullement impossible que les premiers troubadours venus de France en Italie, Bernard de Ventadour, Rambaud de Vaquieiras, Pierre Vidal, Cadenet, aient passé à Assise. Il est plus que probable que François les a entendus, et qu'avec l'avide enthousiasme de la jeunesse, il a bu à longs traits l'exquise mélodie qui se dégageait de leurs improvisations et de leurs chants. Jusqu'aux dernières heures de sa vie, il a aimé à chanter. On raconte qu'il lui arrivait parfois de le faire en s'accompagnant sur une sorte de violon rudimentaire formé d'un bâton qu'il tenait sur le bras gauche, et que, de la main droite, il raclait d'un autre bâton. On voit que le troubadour de Jésus-Christ n'était pas trop difficile sur le choix de ses instruments.

[1] *Der Heilige Franciskus ein Troubadour.*

Cette poésie dont il s'abreuvait, et les récits de France que lui contait son père, devaient naturellement donner un tour chevaleresque à son esprit. François, il est très permis de le croire, lorsqu'il était tout jeune homme, s'était aussi nourri des romans de l'époque. Plus tard, lorsqu'il eut fondé son Ordre qui, dans sa pensée, était bien en quelque manière un Ordre chevaleresque, il lui arrivait quelquefois de dire de ses compagnons : *Ce sont mes paladins de la Table-Ronde*. Parmi les premiers de ses compagnons, il se trouvait un ancien chevalier, frère Ange Tancrède. Les paroles que François lui adressa, lorsqu'il crut discerner en lui les germes d'une vocation religieuse, sont significatives ; elles marquent bien l'idée que notre saint se faisait de cette vocation. « Mon frère, lui dit-il, « depuis assez longtemps tu portes le baudrier, l'épée et les éperons. Il faut désormais que tu aies pour baudrier une grosse « corde, pour épée la croix de Jésus-Christ, « pour éperons la poussière et la boue. Suis-« moi, je te ferai soldat de la milice chrétienne[1]. » C'était bien, en effet, une véri-

[1] *Histoire de saint François d'Assise*, par l'abbé Le Monnier. Chap. IV.

table milice que François s'appliquait à fonder. Lorsqu'elle se répandit hors de l'Italie et que les paladins de la Table-Ronde se répartirent entre eux les pays où ils iraient annoncer la bonne nouvelle du salut et prêcher l'esprit de pénitence, François se réserva immédiatement de le faire en France. Les événements ne lui permirent pas de donner suite à ce projet, et il dut renoncer à se rendre dans ce pays dont il portait le nom, vers lequel il s'est toujours senti attiré, et dont il n'a jamais parlé qu'avec affection et reconnaissance. Il était très naturel d'ailleurs que les sympathies de notre saint troubadour allassent à cette France qui a toujours été, qui est et qui sera la nation chevaleresque par excellence.

L'essence de la chevalerie, on le sait assez, — et l'on n'aurait pour s'en convaincre qu'à relire le très beau livre que lui a consacré M. Léon Gautier[1], — est l'hommage, et l'on pourrait presque dire le culte, rendu à la femme. Cet hommage ou ce culte se résumait, se concentrait en quelque sorte, pour chaque chevalier, dans celui qu'il rendait à une seule femme qu'il choisissait entre toutes les autres,

[1] *La Chevalerie*, par Léon Gautier. Paris. V. Palmé. 1884.

dans laquelle il incarnait son idéal féminin, et dont il faisait sa *dame,* ou, comme il le disait aussi, la *dame de ses pensées.* C'était, il faut le dire de suite, un culte très élevé, très idéalisé, très pur, car, si je n'ose me porter garant de l'absolue correction des mœurs du chevalier, je crois du moins pouvoir affirmer que l'image qu'il se faisait de sa dame était toujours parfaitement chaste, et que la relation qui s'établissait entre eux était exclusivement spirituelle. C'est ce qui explique que, sans forfaire le moins du monde aux lois de la chevalerie, le chevalier pouvait très bien prendre pour dame de ses pensées une femme mariée, femme très honnête, cela va sans dire, dont il adoptait les couleurs, et dont le souvenir l'accompagnait partout, surtout en Terre-Sainte. Plus tard, dans le siècle qui suivit celui qui nous occupe, lorsque, aux approches de la Renaissance, la chevalerie commença à décliner, la Béatrice de Dante et la Laure de Pétrarque n'ont jamais été, pour chacun de ces deux poètes, autre chose que la dame de ses pensées. Je n'en dirai peut-être pas tout à fait autant de la Fiammetta de Boccace.

François ne pouvait manquer, on le devine,

d'observer cette règle fondamentale de la chevalerie, et il devait avoir, lui aussi, la dame de ses pensées. On se souvient de celle qu'il avait choisie. Cette façon de prendre une qualité morale, une vertu : l'esprit de pauvreté, et d'en faire un être réel, concret, vivant, *madonna Povertà,* était conforme à la fois à l'esprit du temps, au génie italien, et à l'humeur propre de notre saint. François a toujours aimé à personnifier, je dirais, si le mot était français, à *concrétiser*, à donner une âme et un corps aux êtres inanimés et aux choses abstraites. Il le faisait quelquefois dans des intentions spéciales, pour rendre sensible, tangible en quelque sorte, une vérité d'ordre moral dont il désirait se pénétrer. On raconte que, quelque temps après sa vocation, pendant une nuit d'hiver, il lui arriva d'être assailli par une tentation qui prit la forme du regret de la vie de famille qu'il aurait pu mener, s'il fût resté dans le monde. Il s'élance aussitôt de sa modeste couche, sort sans vêtement de sa cellule, et, comme une neige abondante couvrait la terre, il prend de cette neige à pleines mains, et se met à en façonner toute une série de bonshommes. *Regarde,* se dit-il à lui-même, lorsqu'il eût achevé de

construire ses personnages, *voici ta femme ; voici tes fils et tes filles ; voici le domestique et la servante qui portent tout le bagage.* Cette représentation visible, matérielle, plastique, des soucis et des tracas du ménage, suffit à dissiper la tentation. Pareillement, François se représentait à lui-même, comme un être vivant, fait de chair et d'os, l'amante toute spirituelle qu'il s'était donnée. Par un raffinement d'esprit chevaleresque, qui s'accordait d'ailleurs avec ses aspirations religieuses, il l'avait choisie d'autant plus volontiers qu'elle lui avait paru plus méconnue et plus délaissée. Tout le reste de sa vie, il devait lui être fidèle. « Depuis le jour » — dit très éloquemment M. Paul Sabatier — « où, ou-
« blieux des chants de ses amis et arrêté
« dans un carrefour d'Assise, il vit appa-
« raître sa fiancée, la Pauvreté, et lui jura foi
« et amour, jusqu'à cette soirée où il exhala
« sa vie, nu sur la terre nue de la Portion-
« cule, on peut dire que toutes ses pensées
« allèrent à la dame de ses chastes amours.
« Durant vingt ans, il la servit sans dé-
« faillance, parfois avec des naïvetés qui
« paraîtraient enfantines, *si je ne sais quoi*
« *d'infiniment sincère et sublime n'arrêtait*

« *le sourire sur les lèvres des plus scep-* « *tiques*[1]. »

Ce culte chevaleresque de madame la Pauvreté, — et par pauvreté il faut entendre non seulement le fait même de ne rien posséder en propre, mais aussi, mais surtout peut-être l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire l'esprit de détachement, de renoncement, l'amour des humiliations, de l'abjection, — ce culte, dis-je, devait trouver son expression la plus élevée dans une sorte d'hymne ou de prière que François composa un jour en l'honneur de la dame de ses pensées. Je ne puis faire autrement que de citer ici cette très belle oraison, toute pleine d'une poésie très simple et très naïve, et j'en emprunte la traduction à l'un des écrivains qui ont le mieux parlé de François d'Assise, à l'un de ceux qui étaient le plus dignes de le comprendre, je veux dire à notre cher et grand Ozanam.

Seigneur ayez pitié de moi et de madame la Pauvreté. Et voici qu'elle est assise sur le fumier, elle qui est la reine des vertus; elle se plaint de ce que ses amis l'ont dédaignée et se sont rendus ses ennemis[2]..... Souvenez-vous, Seigneur, que vous

[1] *Histoire de S. François d'Assise.* Chap. VIII.

[2] Il faut voir dans ces paroles une allusion très discrète, mais très transparente aussi, à la simonie qui sévissait alors dans le clergé.

êtes venu du séjour des anges, afin de la prendre pour épouse, et d'en avoir un grand nombre de fils qui fussent parfaits.....

C'est elle qui vous reçut dans l'étable et dans la crèche, et qui, vous accompagnant tout le long de la vie, prit soin que vous n'eussiez pas où reposer la tête. Quand vous commençâtes la guerre de notre rédemption, la Pauvreté vint s'attacher à vous comme un écuyer fidèle [1]; elle se tint à vos côtés pendant le combat; elle ne se retira point quand les disciples prenaient la fuite.

Enfin, tandis que votre mère, qui du moins vous suivit jusqu'au bout et prit sa part de toutes vos douleurs, tandis qu'une telle mère, à cause de la hauteur de la croix, ne pouvait plus atteindre jusqu'à vous, en ce moment madame la Pauvreté vous embrassa de plus près que jamais [2]. Elle ne voulut point que votre croix fut travaillée avec soin, ni que les clous fussent en nombre suffisant, aiguisés et polis; mais elle n'en prépara que trois; elle les fit durs et grossiers pour mieux servir les intentions de votre supplice. Et, pendant que vous mouriez de soif, elle eut soin qu'on vous refusât un peu d'eau, en sorte que ce fut dans les étroits embrassements de cette épouse que vous rendîtes l'âme. Oh ! qui donc n'aimerait pas madame la Pauvreté par dessus toutes choses [3]?

[1] Remarquons ces réminiscences de la chevalerie.

[2] Retenons ce trait, nous allons le retrouver bientôt chez Dante.

[3] *Les Poètes Franciscains en Italie au treizième siècle*, par A. F. Ozanam. Chap. II.

Il n'est pas difficile, je crois, de distinguer dans de tels accents le germe de l'inspiration qui allait donner bientôt naissance au *Stabat Mater*[1], et il me semble que, dans la façon dont François décrit, pour ainsi dire amoureusement, les instruments du supplice de son divin Maître, on peut voir comme une sorte de pressentiment du glorieux privilège que Dieu devait lui accorder plus tard, en lui permettant de porter, sur son pauvre corps débile, les marques de ces clous durs et grossiers.

Ces stigmates, auxquels je viens de faire allusion, et dont j'ai déjà raconté l'apparition miraculeuse, ont fourni à saint François la matière d'une très belle poésie, toute pleine, elle aussi, de figures de style empruntées aux usages de la chevalerie, et que je dois citer également. On a contesté parfois que ce poème, d'une facture remarquablement correcte, fût de la main même de François. Il se peut très bien qu'il ait été retouché et limé par l'un de ses disciples plus

[1] On sait que cet admirable chant liturgique est généralement attribué à Jacopone de Todi, l'un des disciples de saint François vers la fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième, et l'un des premiers poètes lyriques de l'Italie. Sa ville natale s'apprête en ce moment à lui élever une statue.

habile que lui à versifier, par frère Pacifique ou par Jacopone. Mais il est impossible de ne pas admettre que le fond même des idées et la plus grande partie des images ne soient de lui. On ne décrit si bien l'extase, et, je dirais, l'ivresse de l'amour divin, que lorsqu'on les a soi-même éprouvées. Ecoutons ces accents enflammés qui partent d'une âme véritablement blessée par les traits brûlants de cet amour.

Dans le feu l'amour m'a mis, dans le feu l'amour m'a mis, dans un feu d'amour[1].

C'était le jour où mon nouvel époux, l'amoureux Agneau, m'a remis l'anneau nuptial [2]; il m'a jeté dans une prison, et, là, il m'a frappé de son couteau. Tout mon cœur en a été fendu.

Mon cœur a été fendu, et mon corps est tombé à terre. Ah ! de ce carquois d'amour il décoche des flèches qui frappent et qui embrasent. De la paix il fait la guerre. Je me meurs de délices.

Je me meurs de délices ! N'en soyez pas étonnés. Il m'a donné un si grand coup de sa lance amoureuse. Le fer en était large ; elle était longue de cent brasses. Je vous dis que j'ai été percé de part en part.

Puis les traits pleuvaient si épais que j'en étais agonisant. Alors je pris un bouclier, mais les coups

[1] Ceci est le refrain qui doit revenir après chaque strophe.

[2] C'est-à-dire le jour où le saint a reçu les stigmates.

se pressèrent si bien qu'il ne me protégea plus. Ils m'ont brisé tout le corps, si fort était le bras qui les dardait.

Il les dardait si fortement que je désespérai de les parer; et, pour échapper à la mort, je criai de toute ma force : *Tu forfais aux lois du champ clos*. Mais lui, dressa une machine qui m'accabla de nouveaux coups.

Les traits qu'il lançait étaient des pierres garnies de plomb; chacune était de mille livres pesant. Il les lançait en grêle si épaisse, que je ne les aurais jamais comptées. Aucune d'elles ne me manquait.

Jamais il ne m'eût manqué, tant il tirait juste. J'étais couché à terre, incapable d'un mouvement. J'avais le corps rompu, sans plus de sentiment qu'un homme trépassé.

Trépassé, non par la mort véritable, mais par excès de joie. Je me suis relevé si fort, si affermi au dedans de mon cœur, que j'ai pu suivre les guides qui me conduisaient à la cour du ciel.

Revenu à moi, j'ai fait la guerre au Christ. Je fus bientôt armé, et je chevauchai sur ses terres. L'ayant rencontré, je croisai le fer avec lui; je voulais me venger.

Une fois vengé, je fis avec lui un pacte parce qu'il m'avait vraiment aimé. Maintenant je suis capable de recevoir ses tendresses. Je l'ai toujours porté dans mon cœur.

Dans le feu l'amour m'a mis, dans le feu l'amour m'a mis, dans un feu d'amour[1].

[1] Je cite la traduction que donne M. l'abbé Le Monnier et qui reproduit, avec quelques variantes, celle d'Ozanam.

Il faut observer ici que, les stigmates ayant été l'occasion de ce poème, le saint ne l'a pu écrire que dans l'avant-dernière année de sa vie. On se rappelle que le miracle de l'Alverne ne précéda que de deux ans sa mort. On voit donc que, jusqu'à ses derniers jours, l'esprit chevaleresque a animé et inspiré François. Dans l'ascète, épuisé par les austérités, qui laisse échapper de son âme ces cris héroïques et sublimes, « on reconnaît — « comme dit Ozanam — l'aventureux jeune « homme d'Assise, celui qui renonça au ser- « vice de Gauthier de Brienne pour devenir « le chevalier errant de l'amour divin ; on le « reconnaît bien quand il représente son « extase comme un assaut d'armes, et ses « élans vers le ciel comme une chevauchée « sur la terre du Christ[1]. »

Une autre poésie, que le saint composa également dans les dernières années de sa vie, et qui procède, elle aussi, d'une source d'inspiration à laquelle il n'a jamais cessé de puiser, je veux dire l'amour de la nature, doit maintenant nous occuper. Cette poésie est demeurée fort célèbre dans l'histoire de la littérature italienne sous le nom de *Cantique*

[1] *Les Poètes Franciscains*. Chapitre II.

du Soleil, ou, plus exactement, de *Laude,* ou de *Chant de louange des Créatures.* Les circonstances dans lesquelles François composa ce petit poème sont intéressantes. Elles méritent d'être rappelées. Le miracle des stigmates venait d'avoir lieu. François, brisé par les émotions qu'il avait subies et par les grâces qu'il avait reçues, atteint déjà de plusieurs infirmités, menacé de perdre la vue, était venu à Assise, pour y chercher un peu de tranquillité. Il s'était retiré dans le couvent que Claire, sa fille spirituelle, avait fondé à Saint-Damien, petite église abandonnée, qu'aux jours déjà lointains de sa jeunesse, il avait restaurée de ses propres mains, et où un crucifix lui avait parlé. Claire, afin que le saint pût mieux goûter ce calme dont il avait si grand besoin, lui avait construit elle-même, avec des roseaux, une sorte de pavillon, ou de cellule, dans le jardin du monastère. Mais le but que poursuivait la noble et sainte fille ne fut pas atteint. « Des légions de souris et de rats « infestaient ce recoin ; » — nous dit un des historiens du saint — « la nuit ils se prome- « naient jusque sur le lit de François avec « un vacarme infernal, si bien qu'au milieu « de ses souffrances, il ne pouvait trouver

« aucun repos[1]. » Fut-ce pendant ces insomnies forcées qu'il réunit, en leur donnant un rythme, des exclamations éparses qui s'étaient déjà échappées de ses lèvres lorsqu'il parcourait, à pied ou sur son petit âne, les riantes campagnes de l'Ombrie ? Est-ce, comme on l'a dit aussi, à la suite d'une extase qu'il improvisa ce cantique, par une sorte d'inspiration subite ? Toujours est-il qu'un jour, il appela frère Léonard, le religieux qui lui servait de secrétaire, et lui demanda d'écrire sous sa dictée le chant qu'il se disposait à entonner. Il devait plus tard prier frère Pacifique, « qui, dans le siècle, avait été « poète, de réduire les paroles à un rythme « plus exact, et il ordonna que les Frères les « apprissent par cœur pour les réciter chaque « jour ». Il est temps maintenant de citer ce fameux cantique :

Très haut, tout puissant et bon Seigneur, à vous appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil, qui nous donne le jour et la lu-

[1] *Histoire de S. François d'Assise,* par Paul Sabatier. Chap. XVIII.

mière! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu !

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles ! Vous les avez formées dans les cieux, claires et belles.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage, pour le temps serein, et pour tous les temps, quels qu'ils soient, car c'est par eux que vous soutenez toutes les créatures.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour ma sœur l'eau qui est très utile, humble, précieuse et chaste.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère le feu. Par lui vous illuminez la nuit; il est beau et agréable à voir, indomptable et fort.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre mère la terre qui nous soutient, nous nourrit, et produit toute sorte de fruits, les fleurs colorées et les herbes !

Peu de temps plus tard, une contestation s'étant élevée entre l'évêque d'Assise et les magistrats de la cité, et l'évêque ayant fulminé l'interdit sur la ville, François, fidèle à sa règle qui prescrivait de toujours souhaiter la paix et de s'efforcer de la rétablir lorsqu'elle était compromise, ajouta à son cantique un verset; puis il ordonna à ses disciples d'aller le chanter, à deux chœurs, devant les

magistrats et devant l'évêque, jusqu'à ce que la bonne harmonie s'ensuive, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui soutiennent patiemment l'infirmité et la tribulation ! Heureux ceux qui persévèreront dans la paix, car par vous, ô Très Haut, ils seront couronnés.

Et enfin, aux approches de la mort, François ajouta encore une dernière strophe que j'ai déjà citée :

Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de notre sœur la mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper ! Malheur à ceux qui meurent en péché mortel ! Heureux celui qui se trouvera faisant votre très sainte volonté, car la seconde mort ne lui fera point de mal !

Louez et bénissez mon Seigneur, et rendez-lui grâce, et servez-le avec une grande humilité[1].

Tel est ce célèbre *Chant des Créatures* que M. Renan appelle *le plus beau morceau de poésie religieuse depuis les évangiles,* et où il voit *l'expression la plus complète du sentiment religieux moderne*[2]. « On y sent » — a dit Ozanam — « comme un souffle de ce paradis

[1] J'emprunte, en la modifiant quelque peu, la traduction d'Ozanam.

[2] *Nouvelles études d'histoire religieuse.* François d'Assise.

« terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré « et la terre si chargée de fleurs[1]. » Et un autre écrivain qui, de nos jours, a très bien parlé du mysticisme en Italie, M. Emile Gebhart, n'a pas tort de dire : « L'*Alleluia* « d'Assise, où la lumière du jour, la douceur « des nuits méridionales, le souffle tiède du « vent, le bruissement des eaux vives, et « les grâces maternelles de la terre, *nostra* « *madre terra,* toute parée d'herbes, de fleurs « empourprées et de fruits, sont évoqués tour « à tour, éclate comme un chant de fête sur « le berceau de la littérature italienne[2]. »

C'est bien, en effet, un vrai chant de fête que, du sein de ses souffrances, le *Poverello* d'Assise nous fait entendre. On y sent un amour ardent pour tous les êtres, une reconnaissance profonde pour l'auteur de la création, une communion intime, active, permanente, avec cette nature qui est l'œuvre admirable de ses mains, un attachement à l'existence, et, je dirais, une joie de vivre, qui est le trait propre, original, de la piété de saint François. On comprend que, pour lui, la vie est bonne parce que c'est Dieu qui nous

[1] *Les Poètes Franciscains*. Chap. II.

[2] *L'Italie mystique*. Chap. III. *Saint François d'Assise et l'apostolat franciscain*.

l'a donnée, et que, si nous devons châtier notre corps qui est la demeure et l'occasion du péché, — ce corps qu'il appelait amicalement *mon frère âne*, — nous devons aussi lui permettre de jouir des œuvres que Dieu a faites, et d'aimer ces créatures qui sont ses frères et ses sœurs. Pour François, la joie et l'amour l'emportent, et de beaucoup, sur la crainte et le tremblement. M. Gebhart a eu parfaitement raison d'écrire : « Il n'y a point « de vallée de larmes dans la Terre-Sainte de « l'Ombrie[1]. »

Et il ne faudrait pas croire que cet amour de François pour les créatures fût quelque chose de voulu, d'artificiel, d'emprunté et d'apprêté, de *littéraire* pour tout dire. Non, ces êtres ou ces objets de la création, qu'il évoque tour à tour, et qu'il remercie Dieu de nous avoir donnés, sont bien réellement pour lui des sœurs et des frères. C'est très fraternellement qu'il les aime, très sérieusement qu'il se sent uni à eux par les liens de la plus étroite et de la plus affectueuse parenté. Il était d'ailleurs payé de retour. Dans les derniers temps de sa vie, peu de jours après avoir écrit le *Cantique des Créatures*, il dut

[1] *Ibidem.*

se rendre à Sienne pour y consulter un oculiste sur le mal d'yeux dont il souffrait. Le spécialiste, après l'avoir examiné, déclara qu'« il fallait cautériser profondément le « malade depuis les sourcils jusqu'aux « oreilles [1] ». François s'empressa d'y consentir, et il demanda que l'opération fut faite sur-le-champ. Le praticien alla quérir ses fers et les mit au feu. La chirurgie de l'époque en était encore à ces procédés barbares qui aujourd'hui nous font horreur. « Lorsque « le saint aperçut l'instrument rougi par les « flammes... *Mon frère le feu,* dit-il, *entre « toutes les choses qui sont belles, le Seigneur « t'a créé beau, fort et utile. Sois-moi doux « à cette heure. Sois courtois, car je t'ai « toujours aimé dans le Seigneur. Que le « Dieu qui t'a créé tempère ton ardeur, afin « que je la puisse supporter.* Ceci dit, il fit « le signe de la croix sur le fer incandescent « et présenta sa tête au chirurgien. Celui-ci « promena l'instrument dans les chairs crépitantes, sans que le malade fit un mouvement. Les Frères, saisis d'horreur, s'étaient « enfuis dès le commencement de l'opération.

[1] *Histoire de saint François d'Assise*, par l'abbé Le Monnier. *Chap. XXII.*

« François les rappela et leur dit en souriant :
« *Méchants poltrons que vous êtes, pourquoi*
« *vous êtes-vous sauvés ? Je vous le dis en*
« *vérité, le fer ne m'a pas fait de mal ; je n'ai*
« *senti aucune douleur.* Et se tournant vers
« le médecin : *Si ma chair n'est pas encore*
« *bien cuite,* lui dit-il, *vous pouvez recom-*
« *mencer*[1]. »

Sans doute, François avait trouvé dans sa force d'âme le moyen de résister à la douleur et de la surmonter. Mais ne peut-on pas supposer aussi que le feu avait entendu la touchante prière de son frère, et qu'il avait été doux et courtois à celui qui l'avait toujours aimé dans le Seigneur ?

Toutefois, si les relations de François d'Assise avec les êtres inanimés de la création étaient déjà empreintes de la fraternité la plus cordiale, elles l'étaient bien plus encore, on le devine, avec ceux qui avaient vie. L'amour de François pour les animaux est un des traits les plus connus de son caractère, un de ceux qui ont le plus souvent inspiré la peinture et l'imagerie religieuses, et le plus contribué à la popularité de notre saint. Cet amour s'étendait aux êtres

[1] *Ibidem.*

les plus humbles, les plus infimes de la création. Thomas de Celano, le premier biographe de François, nous raconte qu'il ramassait les vers de terre qu'il trouvait sur le chemin, et qu'il les déposait dans les haies afin qu'ils ne fussent pas écrasés. Les cigales, si nombreuses en Italie, et dont le chant strident forme, en Toscane et en Ombrie, durant les longs après-midis d'été, comme le soupir régulier de la nature endormie, étaient aussi l'objet de ses sympathies. L'une d'elles, nous raconte un de ses historiens, avait élu domicile sur un figuier, près de sa cellule, à la Portioncule. « Un jour le saint « lui dit en lui tendant la main : *Ma sœur « cigale, viens à moi.* Elle obéit et sauta sur « sa main. *Chante, ma sœur cigale,* dit Fran- « çois, *loue le Seigneur avec ton cri de jubi- « lation.* Elle entonna et continua son cri de « jubilation, jusqu'à ce que François lui eut « dit qu'elle était une gentille cigale. Elle « retourna alors sur son figuier. Pendant « une semaine entière, le saint, qui avait « surpris sa cachette, l'alla voir tous les « jours. Il passait doucement le doigt sur « elle et lui disait : *Chante.* Elle chantait. « A la fin, il dit à ses compagnons : *Donnons*

« *congé à notre sœur la cigale; voilà assez de*
« *temps qu'elle nous réjouit par ses chansons.*
« *Nous finirions par en avoir de la vanité.* La
« cigale s'en alla comme bonne fille d'obéis-
« sance. On ne la revit plus. Les Frères
« étaient dans l'admiration. » — Et l'auteur à qui j'emprunte ce gracieux récit ajoute spirituellement : « Ils avaient bien raison ; pour
« une cigale la bonne volonté avait été
« grande [1]. »

Mais, plus encore que les cigales ou les vers de terre, les oiseaux du ciel étaient l'objet de ses prédilections. On n'a pas oublié, sans doute, qu'il savait leur imposer le silence, et que, lorsqu'il prêchait, il réussissait à fixer leur attention. Il lui arriva même un jour de prêcher spécialement pour eux. C'était en Ombrie, entre Cannaio et Bevagna. François vit, à côté de la route où il marchait, quelques arbres sur lesquels étaient une multitude presque infinie d'oiseaux.

De quoi il s'émerveilla, et il dit à ses compagnons : *Vous m'attendrez ici sur le chemin, car il faut que j'aille prêcher les oiseaux, mes petits frères.* Il entra donc dans le champ, et se mit à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre. A

[1] *Histoire de saint François d'Assise*, par l'abbé Le Monnier. Chap. XX.

sa voix ceux qui étaient sur les arbres vinrent se réunir autour de lui et se tinrent immobiles durant tout le temps que dura la prédication... Or voici à peu près quelles furent les paroles de saint François dans cette circonstance : *Chers oiseaux, mes petits frères, vous devez à votre créateur une bien grande reconnaissance; et toujours et en tous lieux vous devez le louer. C'est à lui que vous devez la liberté de voler où il vous plaît ; c'est lui qui vous a revêtus d'un double et triple vêtement ; c'est lui qui, dans l'arche de Noé, a réservé quelques-uns des vôtres pour conserver votre race ; c'est à lui que vous devez l'air que vous respirez. Outre cela vous ne semez ni moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne les fleuves et les fontaines pour vous abreuver ; il vous donne les montagnes et les vallées pour votre refuge et les grands arbres pour y faire vos nids. Et parce que vous ne savez ni filer, ni coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et vos petits. Votre créateur vous aime donc beaucoup, puisqu'il vous accorde tant de bienfaits. Gardez-vous donc, mes petits frères, de vous montrer ingrats envers lui; appliquez-vous, au contraire, à lui rendre le tribut constant de vos louanges.* François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, tendant le cou, et inclinant respectueusement la tête jusqu'à terre; ils montraient ainsi, par leurs mouvements et par le gazouillement qu'ils faisaient entendre, l'extrême plaisir que

leur procuraient les paroles de leur prédicateur. Et saint François se réjouissait avec eux ; il était charmé et s'émerveillait beaucoup d'une telle multitude d'oiseaux, de leur admirable variété, et aussi de l'attention qu'ils lui prêtaient et de leur familiarité. Et, pour cette raison, il trouvait sujet en eux de louer dévotement le créateur. Finalement, la prédication terminée, saint François leur fit le signe de la croix, et leur donna licence de partir [1].

Voilà des oiseaux bien dociles ; et je crois que beaucoup de prédicateurs, dans nos églises, s'accommoderaient d'avoir toujours un auditoire aussi sérieux et aussi attentif.

François ne se contentait pas d'ailleurs de prêcher à ses chers petits frères la reconnaissance envers leur créateur ; il lui arrivait aussi parfois de s'intéresser, si je puis dire, aux affaires de leur ménage, et de leur donner des conseils d'ordre éminemment pratique. Un jour il voit un jeune homme qui, ayant pris un grand nombre de tourterelles, s'en allait les vendre.

Saint François qui avait pour les animaux d'un naturel doux une affection toute particulière... considère ces oiseaux d'un regard plein d'une tendre compassion, puis, s'adressant à celui qui les

[1] Je me sers à la fois de la traduction d'Ozanam et de celle de M. l'abbé A. Riche. *Fioretti* ou *Petites Fleurs de saint François d'Assise*. Paris. Bray et Retaux 1883.

portait : *O bon jeune homme !* lui dit-il, *donne-moi ces tourterelles ; que des oiseaux si doux que l'Ecriture représente comme les emblèmes des âmes chastes, humbles et fidèles, ne viennent pas à tomber entre les mains d'hommes cruels qui les feraient mourir.* A ces mots, le jeune homme, soudainement inspiré de Dieu, présenta ses oiseaux, et saint François, en les recevant dans son sein, leur adressa ces douces paroles: *Tourterelles, mes chères petites sœurs simples, innocentes et chastes, pourquoi donc, vous êtes-vous laissé prendre ainsi ? Mais je veux vous arracher à la mort, et vous faire des nids où vous puissiez vous multiplier selon l'ordre qui vous est donné par votre créateur.* Et aussitôt il se mit en devoir de leur disposer des nids. Les tourterelles s'y fixèrent, y firent leurs œufs, élevèrent leurs petits, et tout cela en présence des religieux qui les entouraient [1].

Assurément l'obéissance leur était facile, et je ne puis m'empêcher de supposer que ces innocentes petites bêtes n'avaient peut-être pas attendu les bons conseils du saint pour exécuter l'ordre qui leur avait été donné par leur créateur.

[1] *Ibidem.* Il faut observer ici et admirer la parfaite simplicité de François et de ses religieux. Ce n'est pas chez eux qu'on eût trouvé l'étrange pruderie d'une maîtresse de maison que j'ai connue, et qui exigeait que, dans son poulailler, le nombre des coqs fût strictement égal à celui des poules, afin sans doute d'éviter les ménages irréguliers.

François allait même plus loin encore. Il lui arrivait aussi parfois de s'associer aux chants des oiseaux, et de se faire, pour ainsi dire, oiseau lui-même avec eux. Un soir, dans les forêts de l'Alverne, il entendit chanter un rossignol. Il s'amusa à lui répondre, en imitant sa mélodie. L'oiseau, piqué au jeu, riposta de plus belle. Le saint répliqua de son côté. Cette conversation se prolongea fort avant dans la nuit. François, d'ailleurs, n'eut pas le dernier mot. De guerre lasse, il dut se taire. Dans ce duo, ou dans ce duel, entre un saint et un rossignol, c'est le saint qui fut battu.

Avec les rossignols et les tourterelles, les agneaux et les brebis étaient aussi l'objet des plus tendres sollicitudes de François. Il faut ajouter que ceux ou celles avec qui il avait à faire étaient d'une espèce particulière. François était en relation avec une noble dame romaine nommée Jacqueline de Settisoli. Il voulut un jour lui faire un petit présent de sa façon. « Ce fut un jeune agneau qu'il avait « élevé avec soin. En bête qui sortait d'une « telle école, l'agneau se fit aussitôt le com- « pagnon religieux de la dame. Il allait à « l'église avec elle, y restait tant qu'elle y

« restait, et la suivait lorsqu'elle rentrait « dans son palais. Etait-elle moins diligente « à se lever le matin ? Il la réveillait par ses « bêlements et la pressait à sa toilette des « coups de ses petites cornes, comme pour « l'avertir que l'heure de l'adoration avait « sonné. Jacqueline obtempérait le plus vite « qu'elle pouvait aux exigences de son maître « en dévotion. Elle regardait l'agneau comme « un bon disciple de saint François. Elle « l'aimait, disait-elle, pour l'office qu'il rem- « plissait auprès d'elle[1]. »

François possédait lui-même une brebis qui n'était pas moins bien dressée, et, je dirais plutôt, pas moins bien élevée que l'agneau de madame Jacqueline. C'était un cadeau qu'une personne pieuse lui avait fait. Cette brebis accomplit bientôt des prodiges. Saint Bonaventure raconte que « lorsque les « religieux allaient chanter au chœur, cette « bestiole allait aussi et les suivait à l'église « où, sans que personne lui enseignât, elle « bêlait devant l'autel de la Vierge Marie « et de son Fils, l'agneau sans tache, comme « les voulant saluer et louer. Et lorsqu'on

[1] *Histoire de saint François d'Assise*, par l'abbé Le Monnier. Chap. XX.

« élevait la sainte Hostie à la messe, elle « s'inclinait, mettant les genoux contre terre, « honorant et adorant son créateur. Voilà « une brebis » — ajoute spirituellement l'historien de saint François que je cite de préférence — « voilà une brebis qui en eût « remontré à plus d'un chrétien [1]. »

On a cherché à expliquer de diverses manières les bons rapports qui existaient entre François d'Assise et les animaux, la touchante familiarité avec laquelle les bêtes en usaient envers lui, et aussi l'affectueuse déférence qu'elles lui témoignaient. M. Ozanam admet — et cette supposition aussi ingénieuse que charmante est très plausible — qu' « en pré- « sence des serviteurs de Dieu les animaux « n'éprouvent plus cette horreur instinctive « que notre corruption et notre dureté leur « inspirent. Lorsque le pénitent d'Assise, » — ajoute-t-il, — « tout abîmé de jeûnes et de « veilles, quittait sa cellule et se montrait « dans les campagnes de l'Ombrie, il semble « que sur cette figure amaigrie, où il n'y avait « presque plus rien de terrestre, les animaux « ne voyaient plus que l'empreinte divine, et « ils entouraient le saint pour l'admirer et le

[1] *Ibidem.*

« servir. Les lièvres et les faisans se réfu-
« giaient dans les plis de sa robe. S'il pas-
« sait près d'un pâturage et que, suivant sa
« coutume, il saluât les brebis du nom de
« sœurs, on dit qu'elles levaient la tête et cou-
« raient après lui, laissant les bergers stupé-
« faits[1]. » Sans vouloir amoindrir en rien ce que cette explication a de vrai en même temps que de surnaturel, on peut faire observer aussi, et le fait est particulièrement sensible chez les chiens, que certains animaux, du moins les animaux domestiques, distinguent, par une sorte d'instinct infaillible, les gens qui les aiment, et qu'ils savent même mesurer, en quelque manière, le degré d'affection qu'on a pour eux. On peut aussi supposer, je crois, qu'au treizième siècle, en Italie, la pullulation étant beaucoup plus considérable encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, la relation entre l'homme et les bêtes était différente de ce qu'elle est de nos jours, et qu'elle se rapprochait un peu de ce qu'elle est actuellement aux Indes, où, sous l'influence du bouddhisme, elle se trouve empreinte d'une sorte de familiarité, de cordialité qui nous étonne. Il y a quelques années, je me

[1] *Les Poètes Franciscains.* Chap. II.

trouvais à Bombay. Lorsque, les fenêtres de ma chambre grandes ouvertes, j'écrivais à ma table, de grosses corneilles noires, qui foisonnent dans cette ville, venaient sautiller sur mes papiers et sur mes livres ; elles se perchaient aussi parfois sur le dossier de ma chaise ou sur mes épaules. Je ne les avais cependant jamais traitées de sœurs, et je n'avais rien fait, je l'avoue, qui pût me valoir, de la part de ces aimables volatiles, d'aussi indiscrètes privautés.

Quatre siècles après François d'Assise, un autre saint qui portait le même nom, et qui nous touche de plus près, a beaucoup aimé, lui aussi, la nature et les êtres de la création, et il leur a donné une large place dans ses écrits. Mais il les aimait à sa manière, et cette manière était celle de l'époque et de la société où il vivait. L'amour de saint François de Sales pour les fleurs, pour les fruits dont il dégage de si nombreux symboles, pour les animaux dont il décrit avec tant de complaisance les mœurs, en les enjolivant, je crois, quelque peu, et qu'il lui arrive souvent de nous proposer comme des modèles de bonne conduite, n'est pas un amour simple, spontané, je dirais désintéressé, comme celui du

Poverello d'Assise. Ces tiercelets de faucons dont il nous vante l'adresse au vol, ces lièvres dont le pelage change de couleur suivant la saison, ces perdrix de Paphlagonie qui, dans son histoire naturelle un peu fantaisiste, ont deux cœurs, cet éléphant dont il nous loue l'*honnesteté* et qu'il tient très sérieusement pour *la plus digne bête qui vive sur la terre* [1], on sent très bien que François de Sales ne les aime pas pour eux-mêmes, parce que ce sont des êtres doués de vie, des frères et des sœurs que Dieu nous a donnés, mais qu'il les aime surtout à cause des leçons de morale qu'il leur emprunte, du profit spirituel qu'il en retire, je n'ose pas trop dire, par respect pour notre saint évêque, des effets de style qu'ils lui fournissent. Ces abeilles, ces *avettes* qui lui sont si chères, le lui sont surtout à cause du miel de dévotion qu'elles lui procurent. Saint François de Sales n'eût jamais écrit le *Chant de louange des Créatures*, où il l'eut conçu et composé d'une tout autre manière. Je ne crois pas que François d'Assise eût compris, et je doute qu'il eût toujours goûté les comparaisons et les allégo-

[1] *Introduction à la vie dévote*. Troisième partie. Chapitre XXXIX. 7.

ries de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu*. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il eût trouvé que le spirituel évêque savoyard mettait un peu trop du sien dans la nature, et qu'il raffinait un peu trop peut-être sur les créatures du bon Dieu.

J'ai beaucoup insisté sur le caractère de simplicité, de spontanéité de l'amour que François portait aux animaux, parce que je crois qu'il importe très fort de bien le distinguer de certaines formes d'affection que cet amour revêt de temps à autre. Je n'ai pas besoin de dire qu'on ne trouverait pas trace, chez notre saint, de cette sensibilité un peu puérile et maladive, de cette sensiblerie, pour employer le vrai mot, qui fait que, sur leurs vieux jours, des cœurs solitaires, à qui la vie n'a pas été prodigue de joies, s'attachent outre mesure à leurs matous ou à leurs tou-tous. Je n'ai pas besoin de dire aussi qu'on ne trouverait rien chez lui de l'amertume rancunière qui faisait dire à une femme d'esprit : *Plus j'ai connu les hommes, plus j'ai aimé les chiens*. Je ne crois pas non plus que, si saint François d'Assise vivait de nos jours, il prendrait part à ce que l'on appelle, d'un mot plus barbare encore peut-être que la chose qu'on veut

combattre, l'agitation anti-vivisectionniste. Je pense, en tout cas, que, s'il protestait contre les excès des vivisecteurs, il le ferait avec infiniment plus de mesure et de prudence que les agitateurs à qui je songe en ce moment. Je ne mets pas en doute, au contraire, que, s'il revenait au milieu de nous, il serait non seulement, cela va sans dire, président d'honneur, mais membre actif de toutes nos sociétés de protection des animaux. Il disait parfois — et l'on voit par là qu'il ne craignait pas l'intervention de l'Etat dans ces matières — que « s'il parlait à l'empereur, il le sup-« plierait de faire une loi spéciale pour obli-« ger les gens à jeter des graines de froment « et autres semences dans les rues des villes « et dans les campagnes, le jour de Noël, afin « que les oiseaux, et particulièrement nos « sœurs les alouettes, aient à manger dans « un jour de si grande solennité, et cela par « respect pour le Fils de Dieu[1] ». Il me vient même quelquefois à l'esprit que, s'il vivait à notre époque, François, qui témoignait tant de sollicitude aux vers de terre, fonderait de nouvelles sociétés protectrices en faveur de ces menues bestioles, de ces mouches, mous-

[1] *La Leggenda di san Francesco*, etc. Cap. LXXI.

tiques et moucherons, pour ne pas parler d'autres insectes, sur qui nous nous arrogeons si aisément, et très indûment peut-être, le droit de vie et de mort. Il est excessivement difficile, en effet, dans nos relations avec ces petites créatures, de savoir où commence véritablement pour nous le droit de légitime défense, et si une piqûre, assez inoffensive après tout, mérite réellement la peine capitale que nous leur infligeons avec si peu de scrupule. J'ai beaucoup médité sur ces matières, en Italie, où l'occasion d'y réfléchir ne nous est que trop fréquemment donnée. Au risque de faire sourire, j'avouerai que j'en suis venu à penser que Tartufe n'était peut-être pas, en réalité, aussi ridicule qu'il le semble, lorsqu'il s'accusait

D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère [1].

Les divers traits que je viens de citer de l'amour de François pour les animaux sont empruntés, pour la plupart, à un écrit dont je dois dire un mot en terminant, parce qu'il tient une grande place dans la littérature franciscaine, et, l'on peut dire aussi, dans la

[1] *Tartufe*. Acte 1. Scène VI.

littérature italienne au moyen âge. Ces *Fioretti* ou *Petites Fleurs* de saint François d'Assise[1], dont l'auteur, comme celui de l'*Imitation*, est demeuré inconnu, sont nées très probablement dans la seconde moitié du quatorzième siècle. On ne sait si elles ont été rédigées d'abord en latin ou dans l'italien populaire de l'époque. Ce qui est certain, c'est que, dans ces courts récits qui se suivent sans aucun ordre, François et ses premiers compagnons revivent devant nous avec un air de ressemblance, de vérité, une sorte de fraîcheur naïve qui est la meilleure preuve de leur parfaite authenticité. Ces narrations ingénues, nous dit gracieusement Ozanam, « ressemblent vraiment aux fleurs, qui ne « publient pas le nom de leur jardinier, mais « qui annoncent leur saison. Tout dans ce « livre respire la foi, la naïveté du moyen « âge[2]. » Et plus récemment, en se servant de la même image, M. Paul Sabatier nous dit qu'« écloses sous le ciel de l'Ombrie, au pied des oliviers de Saint-Damien « ou des sapins de la Marche d'Ancône, ces

[1] M. Paul Sabatier en prépare, en ce moment, une édition critique.

[2] *Les Poètes Franciscains*. Chap. VII.

« fleurettes sauvages ont un parfum et une « originalité qu'on attendrait en vain de « fleurs entourées des soins d'un savant jar- « dinier[1] ». C'est le parfum d'une de ces fleurettes sauvages qu'avant de finir je voudrais respirer. Un récit très célèbre, plus célèbre en réalité que connu, va nous montrer François non plus en relation avec des brebis et des tourterelles, mais aux prises avec un des animaux les plus farouches de la création. J'avais eu d'abord l'intention de le traduire moi-même directement de l'italien et de le mettre dans le naïf et savoureux français du quatorzième siècle ; mais, le temps et surtout la science philologique nécessaire m'ayant manqué pour le faire, j'emprunte la traduction d'Ozanam, ou plutôt — c'est un touchant secret conjugal que je crois avoir surpris[2] — celle de la femme distinguée qui a si dignement porté son nom, et dont le souvenir demeure si vivant chez tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître. Ecoutons main-

[1] *Vie de saint François d'Assise*. Étude critique des sources. *V. Les Fioretti*. Page CXI.

[2] « Une main plus délicate que la mienne a choisi et « mis en français les plus pieux, les plus touchants, les « plus aimables récits des *Fioretti*, en s'efforçant de ser- « rer de près le tour simple et vif du vieux narrateur. » — *Les Poètes Franciscains*. Préface.

tenant, dirai-je, la mirifique et très véridique histoire du loup de Gubbio :

Au temps où saint François demeurait dans la ville de Gubbio, parut dans les environs un loup monstrueux, terrible et féroce, qui dévorait non seulement les animaux, mais aussi les hommes... et, par peur de ce loup, on en vint au point que personne n'osait sortir de la cité. Donc saint François, ayant compassion des hommes de ce pays, voulut aller au devant du loup, bien que les habitants ne le lui conseillassent en aucune façon ; il fit sur lui le signe de la très sainte croix, plaça toute sa confiance en Dieu, et sortit de la ville avec ses compagnons. Mais, les autres craignant d'aller plus outre, saint François prit son chemin vers le lieu où était le loup. Or, voici qu'à la vue de beaucoup de gens de la ville qui étaient venus pour être témoins de ce miracle, le loup alla à la rencontre de François la gueule ouverte ; et, comme il s'approchait de lui, saint François lui fit le signe de la très sainte croix, et lui dit en l'appelant : *Viens ici, frère loup ; je te commande, de la part du Christ, de ne faire de mal ni à moi, ni à personne*. Chose admirable ! incontinent après que saint François eut fait le signe de la croix, le loup terrible ferma la gueule, s'arrêta de courir, et, obéissant au commandement, vint, doux comme un agneau, se coucher aux pieds de saint François. Alors le saint lui parla ainsi : *Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays ; tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de*

Dieu; et non seulement tu as tué et dévoré les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les hommes faits à l'image de Dieu, cause pour laquelle tu es digne de la potence comme voleur et homicide très méchant. Les gens crient et se plaignent de toi, et toute cette ville est ton ennemie. Mais je veux, loup, faire la paix entre eux et toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, qu'ils te pardonnent tes offenses passées, et que ni les hommes ni les chiens ne te persécutent plus. Ces paroles dites, le loup, par les mouvements de son corps, de sa queue et de ses yeux, inclinant la tête, faisait signe d'agréer ce que saint François disait, et de vouloir s'y tenir. Alors François reprit : *Puisqu'il te plaît de conclure et de tenir cette paix, je te promets que je te ferai défrayer de tout, pendant que tu vivras avec les hommes de ce pays. Ainsi tu ne pâtiras plus de la faim; car je sais bien que la faim t'a fait faire tout ce mal*[1]. *Mais, puisque je t'obtiens cette grâce, je veux, loup, que tu me promettes de n'attaquer jamais aucune personne humaine, ni aucun animal. Me promets-tu ceci ?...* Et le loup, en inclinant la tête, fit évidemment signe qu'il promettait. Et saint François lui dit: *Loup, je veux que tu me fasses foi de cette promesse, afin que je puisse bien m'y fier.* Et saint François tendit la main pour recevoir la foi du loup. Celui-ci leva la patte droite de devant,

[1] Voilà notre cher saint qui, dans sa bonté, trouve des circonstances atténuantes aux méfaits de son frère loup.

et familièrement la posa sur la main de saint François, lui donnant ainsi tel signe de foi qu'il pouvait. Alors le saint dit : *Loup, je te commande, au nom de Jésus-Christ, de venir à l'heure même, sans hésiter aucunement, et nous allons conclure cette paix au nom de Dieu.* Et le loup obéissant se mit en route avec lui, doux comme un agneau. Ce que voyant les gens de la ville, ils s'émerveillaient fort; et soudain cette nouvelle se répandit vers toute la cité, et toutes gens, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, se pressaient vers la place pour voir le loup avec saint François. Et le peuple étant réuni, le saint monta sur un lieu élevé pour le prêcher...

La prédication finie, François ajouta : *Ecoutez, mes frères! le loup qui est ici m'a promis, et il m'en a donné sa foi, de faire la paix avec vous, et de ne vous offenser plus jamais en aucune chose. En retour, vous lui promettez de lui donner chaque jour le nécessaire ; et je me rends caution pour lui, qu'il observera fermement le pacte de la paix.* Alors le peuple, tout d'une voix, promit de le nourrir jusqu'à la fin de ses jours. Et saint François, devant tous, dit au loup : *Et toi, loup, promets-tu d'observer avec ceux-ci le pacte de la paix, en sorte que tu n'offenses ni les hommes, ni les animaux, ni aucune créature?* Et le loup s'agenouilla et inclina la tête, et, avec les mouvements de son corps, en flattant de la queue et des oreilles, il témoigna autant que possible qu'il voulait observer le pacte.

Saint François dit alors : *Loup, je veux que, comme tu m'as donné foi de cette promesse hors de la porte, de même, devant tout le peuple, tu me fasses foi de ta promesse, et m'assures que tu ne me rendras pas dupe de la garantie et caution que j'ai donnée pour toi.* Alors, le loup, levant la patte droite, la posa dans la main de saint François. Or cet acte et ceux qu'on a dits ci-dessus causèrent une si grande allégresse et admiration dans tout le peuple, soit pour la dévotion du saint, soit pour la nouveauté du miracle, soit pour la paix du loup, que tous commencèrent à crier vers le ciel, louant et bénissant Dieu de leur avoir donné saint François, qui, par ses mérites, les avaient délivrés de la gueule d'une si cruelle bête.

Le loup vécut ensuite deux années à Gubbio ; il entrait familièrement dans les maisons, de porte en porte, sans faire de mal à personne, et sans qu'il lui en fût fait, nourri courtoisement par les gens du lieu ; et, tandis qu'il s'en allait ainsi par la ville et par les maisons, jamais aucun chien n'aboya contre lui. Enfin, après deux ans, le loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent beaucoup. Car le voyant aller si débonnairement par la ville, ils se rappelaient mieux la vertu et la sainteté de saint François[1].

On a cherché quelquefois à expliquer d'une manière symbolique la gracieuse légende que je viens de citer. Ozanam nous dit, par exem-

[1] *Les Poètes Franciscains.* Chapitre VII.

ple, que « le loup voleur et homicide, mais « docile après tout, qui pose sa patte dans « la main de saint François, et qui tient sa « promesse de ne faire mal à personne, « représente bien le peuple du moyen âge, « terrible dans ses emportements, mais de « qui l'Eglise ne désespère pas, dont elle « prit la main meurtrière dans ses mains « divines, jusqu'à ce qu'elle lui eût inspiré « cette horreur du sang, le plus beau et le « plus incontestable caractère des mœurs « modernes[1] ». Je ne méconnais certes pas ce que cette très éloquente explication a de parfaitement vraisemblable. Je préfère cependant, pour ma part, accepter la légende telle quelle, avec la même simplicité enfantine qu'y a mise l'écrivain anonyme qui l'a rédigée. J'aime à me représenter, je l'avoue, ce bon vieux loup, vers la fin de sa vie, se promenant débonnairement dans les rues de Gubbio, et, comme un bon frère quêteur, allant demander sa pitance de porte en porte. « Les *Fioretti* » — dit agréablement M. Gebhart — « les *Fioretti* laissent presque entendre qu'il mourut en odeur de sainteté.[2] »

[1] *Ibidem*. Chap. VII.

[2] *L'Italie mystique*. Chap. III.

Cet amour de la nature, cette intelligence, je dirais cette compréhension de l'animal, saint François d'Assise devait les transmettre à la littérature italienne en général, et particulièrement à celui qui, dès le début de cette littérature, au quatorzième siècle, la représente, la personnifie, la résume en lui-même pour ainsi dire. Aucun poète ancien ou moderne n'a eu, je crois, au même degré que Dante, l'art de comprendre un paysage, de le saisir, de le fixer en quelques traits qui se gravent à tout jamais dans la mémoire. Aucun aussi ne nous a si bien décrit, avec cette sobriété de couleurs, cette plasticité de style et cette concision lapidaire qui sont la marque spéciale de son génie, l'attitude du lion au repos [1], les chèvres qui se rassemblent auprès de leur chevrier appuyé sur sa houlette [2], et aussi les brebis qui « sortent du bercail, « une à une, deux à deux, trois à trois; et « les autres demeurent toutes timides, les « yeux et le museau à terre; et ce que fait la « première, les autres le font, montant sur « son dos si elle s'arrête, simples et paisi- « bles, sans savoir pourquoi [3] ». Mais ce sont

[1] Purg. VI. 66.

[2] Purg. XXVII. 76-81.

[3] Purg. III. 79-84.

surtout les oiseaux qui ont le plus souvent fourni au divin poète la matière de ses gracieuses et si exactes comparaisons. Une dame anglaise, de mes amies, qui a fait une fort curieuse étude de ce qu'elle appelle l'ornithologie chez Dante, a relevé dans la *Divine Comédie*, toutes les similitudes empruntées au royaume de l'air et à ses habitants. Le nombre en est considérable. Tantôt c'est l'alouette qui « commence par chanter en prenant son essor « dans les airs, et puis se tait, rassasiée du « charme de ses derniers accents[1] ». Tantôt ce sont les grues qui « vont chantant leur lai « en formant dans les airs de longues files[2] ». Mais — et c'est ici que l'influence du *Poverello* d'Assise est le plus sensible — ce sont les tourterelles, ce sont les colombes qui ont surtout le don d'inspirer l'immortel amant de Béatrice. Il nous les montre tantôt, lorsque, « cueillant le blé ou l'ivraie, elles sont « rassemblées pour prendre leur nourriture, « tranquilles, et sans montrer l'orgueil qui « leur est habituel[3] », tantôt, dans le célèbre épisode de Françoise de Rimini, lorsque,

[1] Par. XX. 73-75.
[2] Inf. V. 46-47.
[3] Purg. II. 124-126.

6

« appelées par le désir, elles s'en viennent « à leur doux nid, à travers l'air, les ailes dé- « ployées et immobiles [1] ». Tantôt, enfin, il nous fait voir, et c'est là une véritable petite scène de ménage qu'il nous présente, « une « colombe qui se place auprès d'une de ses « compagnes, et l'une et l'autre qui, se met- « tant à tourner et à roucouler, se manifestent « réciproquement leur affection [2] ». Certainement, dans ses courses vagabondes et dans les loisirs forcés de son exil, Dante avait pu observer lui-même, directement, ces scènes champêtres et familières qu'il nous décrit avec autant de poésie que de précision. Mais il est très évident aussi que le souvenir de saint François, si vivant encore à l'époque où vivait lui-même le grand poète et dans les provinces qu'il parcourait, y est pour quelque chose. On peut dire que, dans les vers admirables de simplicité naïve dont la *Divine Comédie* est si riche, beaucoup plus riche qu'on ne se le figure d'ordinaire, on retrouve l'écho de la douce voix du saint qui évangélisait les brebis et qui prêchait aux petits oiseaux.

[1] Inf. V. 82-84.

[2] Par. XXV. 19-21.

On y retrouve plus et mieux encore. Un des hommes qui connaissent aujourd'hui le mieux Dante, ou, comme on dit en Italie, un de nos *dantistes* les plus distingués, a écrit tout récemment que *la Divine Comédie est la profession franciscaine de Dante*[1]. Dante, en effet, semble avoir toujours eu une admiration très vive et une dévotion toute spéciale pour François d'Assise. Il paraît à peu près prouvé qu'après la mort de Béatrice, dans sa douleur inconsolable, — et qui, comme presque toutes les douleurs inconsolables d'ailleurs, fut assez vite consolée, — il eut un instant l'idée d'entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs. Il est très certain qu'ayant renoncé, et, je crois, pour de très bons motifs, à donner suite à cette pensée, il se fit inscrire du moins dans le Tiers Ordre de la pénitence, qu'il en portait sur lui-même le cordon[2], et que, lorsqu'il mourut en 1321, à Ravenne, il voulut, comme

[1] Article déjà cité de Mons. Bartolini dans le *Giornale Arcadico*.

[2] On sait qu'au chant XVI de l'*Enfer*, Dante dit : « J'avais une corde comme ceinture, avec laquelle j'avais « pensé maintes fois prendre la panthère à la peau tache- « tée. » Par cette panthère on entend généralement la luxure, ou les tentations de la chair, que Dante avait cherché à vaincre — et je crois qu'il n'y avait guère réussi — en ceignant la corde, c'est-à-dire en entrant dans le Tiers Ordre de saint François.

les tertiaires en avaient alors le droit, je crois qu'ils l'ont encore aujourd'hui, être enseveli dans la robe de bure franciscaine. On peut donc dire du plus grand poète moderne, comme Ozanam l'a dit de frère Pacifique, que, par un sentiment d'humilité qui l'honore, il voulut, au moment de paraître devant Dieu, « cacher son front couronné sous le capuchon « de saint François[1] ».

Il avait voulu aussi, à ce saint qu'il avait tant aimé, rendre un magnifique hommage dans son poème. Lorsque, conduit par Béatrice qui représente, comme on sait, dans la dernière partie de son voyage mystique, la théologie ou la foi, comme, dans les deux premières, Virgile représente la philosophie ou la raison humaine, lorsque, dis-je, Dante arrive dans la région du paradis où se trouvent les grands docteurs de l'Eglise, il place dans la bouche de l'un d'entre eux, qui n'est autre que saint Thomas d'Aquin, le plus splendide éloge qui ait peut-être jamais été écrit en vers, et cet éloge est celui du *Poverello* d'Assise dont *la vie admirable*, comme il le dit lui-même, *se chanterait mieux dans la gloire du ciel*. De ce célèbre passage de la

[1] *Les poètes franciscains*. Chap. III.

Divine Comédie, où se trouve résumée, avec cette précision à la fois concise et poétique dont Dante a eu seul le secret, toute la vie que j'ai racontée, je citerai, pour finir, quelques strophes, en regrettant de ne pas pouvoir le faire dans la langue merveilleuse où elles ont été écrites.

Entre le Tupino et la rivière qui s'écoule de la colline choisie par le bienheureux Ubaldo, une côte fertile descend d'une haute montagne...

Au point où cette côte est le moins rapide naquit un soleil, comme le soleil naît lui-même quelquefois des ondes du Gange.

Et que celui qui parle de ce lieu ne dise pas Assise, car ce serait dire trop peu, mais qu'il dise Orient, s'il veut parler exactement.

Il n'était pas encore très loin de son lever, lorsqu'il commença à faire sentir à la terre le bienfait de sa grande vertu.

Car, tout jeune; il lutta contre son père pour l'amour de cette femme à qui, comme à la mort, nul n'ouvre sa porte avec plaisir.

Et, devant la cour spirituelle, et en présence de son père, il s'unit à elle, et puis, de jour en jour, il l'aima plus vivement.

Celle-ci, veuve de son premier mari, pendant mille et cent ans et plus, délaissée et obscure, était restée jusqu'à lui sans être recherchée par personne...

Il ne lui avait servi de rien d'avoir été si fidèle

et si hardie que, tandis que Marie demeurait au pied de la croix, elle monta sur la croix même pour y pleurer avec le Christ [1].

Mais, pour ne pas parler un langage trop obscur, François et la Pauvreté sont les deux amants qu'il te faut reconnaître dans ce long discours.

La bonne harmonie qui régnait entre eux, leurs joyeux visages, l'amour et l'admiration qu'exprimaient leurs doux regards, faisaient naître, chez les autres, de si saintes pensées

Que le vénérable Bernard enleva le premier ses chaussures pour courir après une si grande paix, et, tout en courant, il lui parut qu'il n'allait pas assez vite...

Et aucune faiblesse d'âme ne fit baisser le regard de François, quoiqu'il fût fils de Pierre Bernardone et qu'il parût vivre dans l'abjection.

Mais il exposa, avec une dignité royale, ses projets de vie austère à Innocent, et il obtint de lui pour son ordre religieux une première approbation...

Et lorsque, par la soif du martyre, il prêcha, en présence du soudan orgueilleux, l'obéissance au Christ et à ceux qui le suivirent,

Comme il trouva les peuples trop rebelles à la conversion, pour ne pas rester inactif, il vint recueillir le fruit de ce qu'il avait semé en Italie.

Sur un âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno, il

[1] Ici Dante s'est évidemment inspiré du passage de l'oraison de saint François sur lequel j'attirais tout à l'heure l'attention.

reçut du Christ le sceau suprême que ses membres portèrent pendant deux ans [1].

Quand il plut à Celui qui l'avait choisi pour un si grand bien de l'appeler là-haut à la récompense qu'il avait méritée par son humilité,

Il recommanda à ses frères, comme à des héritiers légitimes, la dame qui lui avait été si chère, et il leur ordonna de l'aimer fidèlement ;

Et c'est du sein de cette dame que cette belle âme voulut s'élancer pour retourner dans sa patrie ; et, pour son corps, elle ne voulut point d'autre cercueil que la pauvreté [2].

A la splendeur de ce langage, dont une pâle traduction ne peut donner qu'une bien faible idée, il est aisé de mesurer toute l'étendue de l'admiration que le petit pauvre du bon Dieu avait inspirée au grand poète catholique du moyen âge.

Or, par un phénomène très étrange dont nous chercherons bientôt à nous expliquer les causes, ce ne sont plus seulement aujourd'hui les croyants comme Dante qui professent pour saint François d'Assise la plus sincère et la plus respectueuse admiration. Cette admiration, je dirais presque ce culte, s'est étendu de nos jours à beaucoup de ceux qui,

[1] Les stigmates.

[2] Par. XI. 43-117.

de près ou de loin, se rattachent à ce que Sainte-Beuve, qui lui-même en faisait partie, appelait *le grand diocèse de la libre pensée.* Beaucoup d'hommes aujourd'hui, dans le monde philosophique et littéraire, qui ne croient à rien de ce qu'a cru François d'Assise, professent de le comprendre et de l'aimer mieux que personne. Que dis-je? ils ont la prétention de nous enseigner, à nous, comment il nous faut le comprendre et pourquoi nous devons l'aimer! Comment deux de ces hommes, les plus connus parmi les libres penseurs qui se sont occupés récemment du *Poverello* d'Assise, ont parlé de notre cher saint, pourquoi ils l'ont toujours fait, il faut le reconnaître, avec respect et sympathie, et ce qui leur a manqué, selon nous, à l'un et à l'autre, pour le comprendre et pour l'aimer comme il doit l'être, ce sera là la matière de notre prochaine et dernière étude.

TROISIÈME ÉTUDE

Saint François d'Assise et la libre pensée contemporaine. — Pourquoi Renan et Paul Sabatier ont parlé du saint avec respect et sympathie. — Ce qui leur a manqué pour le comprendre complètement. — Conclusion.

Le 6 octobre 1845, deux jours exactement avant cette soirée d'orage pendant laquelle arrivait dans un petit village d'Angleterre le pauvre religieux italien qui devait recevoir l'abjuration de celui qui fut le cardinal Newman, — le 6 octobre 1845, dis-je, un jeune séminariste breton descendait, *pour ne plus les remonter en soutane*[1], les marches du séminaire de Saint-Sulpice. Il était venu de

[1] *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par Ernest Renan. Paris 1883. Page 324.

sa lointaine province, l'âme toute embaumée encore de la foi naïve de sa mère et des leçons de ses vieux maîtres de Tréguier. Au contact de la science moderne, cette jeune âme s'était déflorée, *déveloutée*, comme il le dit lui-même[1]. L'édifice de ses convictions religieuses, que ces bons maîtres avaient mis tant de soin à élever, s'était ébranlé d'abord, puis très vite écroulé, au premier souffle des objections de la critique. Ernest Renan quittait le séminaire de Saint-Sulpice, et il allait bientôt quitter définitivement l'Eglise, parce qu'il n'avait plus la foi.

Ainsi, par une coïncidence étrange et qui m'a paru digne d'être remarquée, au moment où l'Eglise allait faire, dans les brumes de l'Angleterre, une de ses plus heureuses conquêtes, où elle allait gagner une âme d'élite qui lui en amènerait beaucoup d'autres, elle faisait, sous le clair soleil de Paris, une des pertes les plus sensibles qui pût la frapper ; elle voyait s'éloigner d'elle un jeune et brillant esprit qui devait en entraîner plus tard, par son influence, par ses écrits, par le charme prestigieux de son style, beaucoup d'autres aussi après lui. Exemple frappant

[1] *Ibidem*. Page 14.

de ce va-et-vient des âmes qu'on constate si souvent dans l'histoire de la pensée religieuse, et où il nous faut voir l'éclatante confirmation de la mystérieuse parole de l'évangile : *L'un sera pris et l'autre laissé*[1].

Toutefois, en rompant avec elle, Renan conservait quelque chose de cette Eglise où il avait été élevé. Il en emportait, si j'ose dire, le tour religieux de son esprit, l'intelligence très fine des choses de l'âme, le goût des questions théologiques, celui des citations empruntées à la liturgie, et une admiration respectueuse, et que je crois très sincère, pour les vieux prêtres qui avaient pris soin de sa jeunesse. Les hommes qui sortent de l'Eglise, ceux surtout qui abandonnent le sacerdoce, sont de deux espèces, et il faut avoir grand soin de les distinguer. Il y a les natures vulgaires, grossières, terre à terre, qui quittent généralement les rangs de la prêtrise pour des motifs d'un ordre spécial où les questions de critique et d'exégèse ne tiennent pas une très grande place, et sur lesquels on me permettra de ne pas insister. Ceux-là — nous en avons vu jadis à Genève, mais ils venaient

[1] *Unus assumetur, et alter relinquetur.* Ev. sec. Luc. XVII. 35.

d'ailleurs, — se croient obligés d'exhaler, contre la mère qu'ils ont délaissée, la haine qu'ils portent dans leur cœur, et qui n'est peut-être qu'une forme du remords qui ne cesse de les torturer. Ils tombent le plus souvent au dessous même du mépris que, de toute part, on ne se fait pas faute de leur témoigner. Mais il y a aussi des natures plus hautes, plus délicates et plus nobles, pour qui la perte de la foi ne provient que de difficultés de l'ordre rationnel, ou, pour parler le langage de la théologie, de l'orgueil de la raison. Ceux-là — Döllinger, par exemple, fut de ce nombre — conservent au moins une certaine dignité d'attitude, une sorte de réserve attristée, en même temps que, sur leurs traits fatigués et sombres, ils portent comme la mélancolique empreinte de la nostalgie de la vérité. Toute sa vie, Renan — et je ne crois pas que ce fût uniquement chez lui un procédé littéraire — a exprimé cette nostalgie. Il se compare lui-même à une cathédrale désaffectée, à un prêtre qui célèbre une messe solitaire sans aucun servant pour lui répondre. Il dit qu'après sa mort, son âme reviendra, sous la forme d'une mouette blanche, voleter autour d'une église ruinée de Tréguier, *cher-*

chant à pénétrer dans le sanctuaire, mais ignorant l'entrée secrète[1]. Il va même jusqu'à écrire : *Je suis un prêtre manqué.* Du prêtre, d'ailleurs, il avait conservé l'extérieur, avec ses longs cheveux gris et bouclés encadrant son visage glabre, sa redingote noire et les citations des livres saints dont il émaillait volontiers ses discours. Avec la spirituelle malice qui lui était habituelle, Louis Veuillot disait que, *si l'on eût fouillé dans le fond des poches de M. Renan, on n'eût pas manqué d'y trouver encore quelques vieux bouts de cierges.*

Ces regrets, que j'ai appelés nostalgiques, devaient s'exhaler surtout dans l'un des derniers livres que Renan ait publiés, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* Ce livre est la fidèle image de son auteur. On peut dire qu'il s'y est mis tout entier. On y trouve de gracieux récits et de mélancoliques légendes de Bretagne, de fort belles descriptions des sites désolés et sauvages de la vieille Armorique, des portraits admirablement tracés, avec une émotion contenue et une sympathie discrète, des maîtres de Renan à Saint-Sulpice, de très loyaux hommages rendus par l'auteur

[1] *Souvenirs*, etc. Page 156.

aux vertus de ces vieux maîtres et à la dignité des mœurs cléricales. Mais on y trouve aussi la désolante histoire des progrès du doute dans son âme, un ton d'ironie dégagée, en parlant des choses saintes, qui est du goût le plus douteux, et, dans les derniers chapitres, une sorte d'apologie, ou plutôt de panégyrique de lui-même, où Renan nous explique, avec force détails très intimes, comme quoi, ayant perdu la foi, il a voulu garder au moins les mœurs, ou, pour emprunter son langage, comme quoi il s'est imposé celles d'un de ces ministres protestants, « très larges d'idées, « qui sauvent tout par leur cravate blanche « irréprochable[1] ». On voit que c'est une véritable confession qu'il nous fait là, mais une confession d'un genre particulier, et où il ne s'accuse... que de ses bonnes qualités. C'est dans ce livre enfin que se trouve cette phrase célèbre, souvent citée, et qui serait monstrueuse si elle n'était surtout ridicule : « J'ai « pu, seul en mon siècle, comprendre Jésus « et François d'Assise[2]. »

Renan s'est, en effet, occupé de notre saint. Vers 1865, si je ne me trompe, c'est-à-

[1] *Souvenirs*, etc. Page 360.
[2] *Ibidem*. Page 148.

dire peu de temps après la publication de la *Vie de Jésus*, il écrivit dans le *Journal des Débats*, à propos de la traduction française de l'ouvrage d'un érudit allemand, M. Karl Hase, sur François d'Assise, un article qui a été reproduit plus tard dans les *Nouvelles études d'histoire religieuse*. L'article, écrit dans ce style d'une élégance simple et limpide, caressante et enjôleuse, dont M. Renan, a eu le secret, est fort curieux. On sent que l'auteur y est partagé, ballotté pour ainsi dire, entre deux sentiments contraires : une sympathie très vive pour le *Poverello* d'Assise à qui il s'amuse à se comparer, et son instinct de critique rationaliste qui le porte à rogner, à supprimer tout le côté surnaturel de cette vie, c'est-à-dire précisément tout ce qui en fait la délicieuse et sublime originalité. L'article produisit une impression très grande, et il donna lieu à un jugement assez singulier. M. Renan nous raconte lui-même qu'un capucin, qui l'avait lu dans les *Débats*, dit à une princesse romaine[1] avec laquelle il s'entre-

[1] M. Renan ne dit pas que ce fut une princesse romaine, et il ne la désigne que par *** ; mais j'ai tout lieu de croire que ce devait être la marquise de Roccagiovine, née princesse Julie Bonaparte, dont la mort récente a produit un si grand vide dans la Rome intellectuelle.

tenait souvent de lui : *Il a écrit sur Jésus autrement qu'on ne doit; mais il a bien parlé de saint François. Saint François le sauvera*[1]. Et le sceptique, si satisfait de lui-même, ajoute en souriant : « J'ai toujours eu, en effet, « beaucoup de dévotion pour François d'As- « sise, le considérant comme l'homme qui, « après Jésus, a eu la religion la plus immé- « diate de la nature. Un critique éminent, « M. Scherer, s'est plusieurs fois étonné de « mon goût pour ce mendiant, si complète- « ment en révolte contre les saines idées de « l'économie politique[2]. C'est qu'à vrai dire « les sympathies en histoire, comme dans la « vie réelle, se forment bien plus par la com- « munauté des défauts que par celle des qua- « lités. » — Voilà qui est singulièrement juste et très finement observé. — « Les dé- « fauts qui eussent très vite ruiné l'œuvre de « François d'Assise, si l'Eglise universelle « ne lui eût donné de la consistance et de la « fixité, en la faussant, sont bien ceux qui ne « m'ont laissé d'autre action sur mes con- « temporains que de les avoir un moment

[1] *Nouvelles études d'histoire religieuse.* Préface.

[2] C'est bien ainsi que l'esprit froid et positif qu'était Edmond Scherer devait juger le *Poverello* d'Assise. Combien Renan l'a mieux compris et plus finement jugé !

« amusés. » Ici, M. Renan se fait volontairement illusion sur lui-même; son action n'a pas du tout été aussi inoffensive qu'il nous la représente. Et il continue, en poursuivant un parallèle qui chatouille agréablement sa vanité, et en exagérant quelque peu, je crois, son propre esprit de détachement : « Comme « le patriarche d'Assise, j'ai traversé le monde « sans attache sérieuse au monde, à l'état de « simple locataire, si j'ose le dire. Tous deux, « sans avoir rien eu en propre, nous nous « sommes trouvés riches. Dieu nous a donné « l'usufruit de l'univers, et nous nous sommes « contentés de jouir sans posséder[1]. »

Cette distinction entre la possession et la jouissance, M. Renan devait y revenir encore dans le cours de son article. Il a très bien vu que François d'Assise, qui défend de posséder, ne défend nullement de jouir, et il fait très finement remarquer que « les choses qui « causent à l'homme le plus de vives joies « sont justement celles qui n'appartiennent « à personne, telles que les gloires de la pa- « trie, les grandeurs du passé, les chefs- « d'œuvre de la poésie, les symboles reli- « gieux, la mer, la plaine inculte, la forêt,

[1] *Nouvelles études d'histoire religieuse*. Préface.

« le désert, les sommets neigeux des mon-« tagnes[1] ». Tous ceux qui ne se sentent guère les instincts du propriétaire reconnaîtront la parfaite justesse de cette observation. L'*usufruit de l'univers*, pour employer ce mot heureux, — et, en définitive, sommes-nous jamais autre chose que des *usufruitiers* ? — suffit complètement à leur bonheur. Renan a parfaitement compris que l'acquisition de la richesse, comme il le dit, suppose quelque imperfection, que la propriété rétrécit l'âme et lui fait perdre quelque chose de sa légèreté. « L'oiseau » — dit-il, dans une charmante comparaison que François d'Assise eût fort goûtée, — « l'oiseau est plus agile que le lima-« çon qui traîne sa coquille[2]. »

Ce que Renan a admirablement saisi aussi, — et l'on voit que je lui rends toute justice, — c'est un des traits les plus importants et, je crois bien, le trait principal de l'œuvre de François. « Ce qui fait sa haute singularité, » — dit-il, — « c'est d'avoir, avec une foi et un « amour sans bornes, entrepris l'accomplis-« sement du programme de Galilée. La pre-

[1] *Ibidem*. François d'Assise. Pages 336 et 337.

[2] *Ibidem*. Page 338.

« mière règle[1] ne fut autre chose que le « sermon sur la montagne lui-même, sans « interprétation ni atténuations[2]. » Il marque également très bien le caractère éminemment démocratique de cette œuvre lorsqu'il dit qu' « après le christianisme, le mouvement « franciscain est la plus grande œuvre popu- « laire dont l'histoire se souvienne[3] », et il ajoute, ce qui montre comme il avait merveilleusement saisi le caractère du peuple italien dont il avait si bien compris aussi, du moins pour le peuple de Rome, la dévotion sincère et naïve[4] : « C'est la gloire de l'Italie « que le peuple y est à la fois le maître du « parler élégant, du goût raffiné, du tact « exquis, l'inspirateur, le collaborateur, l'ap- « préciateur des belles choses[5]. » On ne saurait mieux dire. Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité du cher peuple italien souscriront des deux mains à ce jugement[6].

[1] Celle approuvée par Innocent III. On sait que la seconde règle, celle approuvée en 1223 par Honorius III, subit quelques modifications.

[2] *Nouvelles études d'histoire religieuse*. Page 334.

[3] *Ibidem*. Page 341.

[4] Voir dans les *Lettres à M. Berthelot*, récemment publiées, les premières lettres datées de Rome.

[5] *Nouvelles études d'histoire religieuse*. Pages 340 et 341.

[6] Ce jugement s'est trouvé singulièrement confirmé par

Renan n'est pas moins heureux lorsqu'il nous décrit certains aspects de la douce figure de François. Il parle fort bien de son amour pour la nature et pour les êtres de la création. « Le grand signe » — dit-il — « auquel « on reconnaît les âmes préservées de pédan- « tisme vulgaire, l'amour et l'intelligence de « l'animal, fut en lui plus qu'en aucun « homme [1]. » Et il oppose très justement cet amour de François pour les bêtes, d'une part à ce qu'il appelle « la férocité du faux spiritua- « lisme cartésien [2] », de l'autre à l'universelle bienveillance du bouddhiste qui n'est au fond qu'une sorte d'indifférence souriante. François, dit-il, a le goût de la réalité. « Il ne « dédaigne rien ; il ne se détache de rien ; il « aime tout ; il a une joie et une larme pour « tout ; une fleur le jette dans le ravissement ; « il ne voit dans la nature que des frères et « des sœurs [3]. » Sans doute il exagère, et je

la façon dont le peuple italien tout entier a porté le deuil du grand génie musical qui vient de s'éteindre.

[1] *Ibidem*. Page 332.

[2] On sait qu'au dix-septième siècle, pour les disciples de Descartes, les animaux n'étaient que des machines, et que le philosophe idéaliste Malebranche donnait un coup de pied à sa chatte, en disant que la machine chatte ne sentait aucune douleur.

[3] *Nouvelles études*, etc. Page 330.

crois plutôt que l'expression qu'il donne à sa pensée la dépasse, et de beaucoup, lorsqu'il dit que *la vie de François fut un accès de charmante folie,* et il se méprend sur l'humeur du monde légèrement irrégulier, comme il l'appelle, qui se pressait autour du saint, quand il nous la décrit comme *un accès de folle gaieté*, comme *un carnaval de sainteté.* Mais je ne crois pas, en revanche, qu'il ait exagéré lorsqu'il a dit que François a été « l'homme qui a eu la conscience la plus lim- « pide, la naïveté la plus absolue, le senti- « ment le plus vif de sa relation filiale avec « le Père céleste. Dieu » — ajoute-t-il, et rien n'est plus juste, — « Dieu a été vraiment « son commencement et sa fin [1]. »

Pourquoi faut-il que ce même article soit entaché d'erreurs autrement graves que les légères inexactitudes d'expression que je viens de relever? Pourquoi faut-il que sous l'homme de goût, sous le fin lettré, je dirais presque sous le poète, si sincèrement admirateur de François, le critique rationaliste reparaisse, et qu'il méconnaisse si complètement d'autres aspects, et les plus sublimes,

[1] *Ibidem.* Page 325.

à mon avis, du *Poverello* d'Assise ? On se rappelle qu'avec la charité ou l'amour, l'humilité, cette seconde vertu fondamentale du christianisme, nous a paru le trait distinctif de la physionomie morale de notre saint. Renan, qui a très bien parlé de la charité, efface l'humilité d'un trait de plume, en se fondant d'ailleurs, comme il ne lui arrive que trop souvent de le faire, sur une supposition absolument gratuite. « François » — dit-il — « procède peu de la Bible, *et il ne* « *la lisait guère.* » — Où M. Renan peut-il bien avoir pris cela ? — « Il est également « très détaché des cultes populaires du moyen « âge, en particulier de celui des saints ; « *sans se l'avouer, il se sent leur égal*[1]. » On se rappelle que, tout au contraire, nous avons vu François, dans toutes les circonstances solennelles de sa vie, consulter l'évangile, ce qui n'implique pas nécessairement, il me semble, qu'il négligeât de le faire dans les circonstances ordinaires. On se rappelle aussi que le sujet habituel de ses méditations était la passion de Jésus-Christ, dont le récit, si je ne me trompe, se trouve bien dans la Bible, que rien n'égalait sa tendre dévotion à la

[1] *Ibidem*. Page 329.

Vierge Marie, si conforme d'ailleurs à l'esprit chevaleresque qui n'a jamais cessé de l'animer, et celle qu'il professait pour les saints Anges dont il célébrait la fête en s'y préparant par un jeûne rigoureux de quarante jours. Dire de celui qui a été l'humilité faite homme, du saint qui a eu le moins peut-être la conscience de sa sainteté, qu'*il se sentait l'égal des saints*, c'est lui attribuer bien gratuitement un sentiment de supériorité et un naïf orgueil qu'il n'a jamais connus. M. Renan, qui établit si complaisamment, nous venons de le voir, des parallèles entre les plus grands saints de l'Eglise et lui-même, prête aux autres un peu trop de la fatuité confiante qui le distingue. Non, notre petit pauvre ne s'est jamais senti l'égal de personne. Je ne doute pas que, s'il eût vécu de nos jours, il ne se fût cru, et de très bonne foi, de beaucoup inférieur, en mérites et en vertus, à M. Renan.

Une autre erreur, tout aussi grave, a été commise par l'auteur de la *Vie de Jésus*. Il semble croire, ou il feint de croire, que le dogme était indifférent à François. Il explique par là qu'il ne se soit pas brisé vingt fois contre ce qu'il appelle *l'étroite orthodoxie de*

son temps. Pourquoi plus étroite alors qu'aujourd'hui? Notre orthodoxie à nous serait-elle par hasard plus large, et le *Credo* de l'Eglise, au vingtième siècle, différent de ce qu'il était au treizième? « A un certain degré « de sainteté, » — dit-il, — « il n'y a pas « d'hérésie possible[1]. » Ce qui semble impliquer que, selon lui, il y avait, chez François, l'étoffe d'un hérétique. Or, si jamais homme au contraire, nous l'avons vu, a été docilement et filialement soumis à l'autorité de l'Eglise, c'est bien le fils de Bernardone. Il eût suffi qu'Innocent, jugeant son œuvre dangereuse, la condamnât, et qu'il lui interdît de la continuer, pour que François, avec cette obéissance joyeuse et amoureuse qui est le signe distinctif des vrais enfants de l'Eglise, en fît aussitôt le sacrifice, et pour qu'il rentrât dans son obscurité. Croire, comme Renan semble l'insinuer, qu'il se fût obstiné dans son entreprise, admettre qu'il eût fait passer, un seul instant, son jugement particulier avant celui de l'Eglise, c'est méconnaître absolument le caractère fondamental de la piété de notre saint. Disons mieux : c'est lui infliger précisément la seule injure contre laquelle il

[1] *Ibidem.* Page 342.

se fût reconnu le droit et le devoir de protester.

Il est très vrai cependant de dire, comme le fait aussi M. Renan, que François a fort peu dogmatisé, et qu'il n'a guère fait de théologie. Il ne l'a pas fait précisément parce que, pour lui, ce dogme, que la théologie nous enseigne, était vrai d'une telle évidence de vérité qu'aucune démonstration n'était nécessaire. Dans sa foi si simple, si limpide et si enfantine, — conséquence ou récompense, comme on voudra, de la vie très chaste et très pure qui, depuis sa vocation religieuse, fut la sienne, — aucun nuage de doute, si petit fût-il, ne s'est jamais levé. Il ne s'est pas beaucoup préoccupé, a-t-on pu dire avec quelque vraisemblance, des hérétiques de son temps[1]. Je crois qu'il a surtout vu en eux, et, pour ma part, je pense qu'il avait infiniment raison, plutôt que des esprits à convaincre et à éclairer, des cœurs à toucher et à convertir. Un épisode très curieux de sa vie nous fera voir comment il en agissait avec eux, en même temps qu'il nous montrera le respect que François professait pour le prêtre, respect qui survivait, en lui, lorsque le

[1] *L'Italie mystique*, par Emile Gebhart. Page 129.

prêtre avait déchu. C'était en Lombardie. François venait d'arriver dans un village de cette province. Sa réputation de sainteté y étant déjà parvenue, le peuple s'était porté au devant de lui, et le curé de la paroisse marchait à sa tête. Par malheur, la conduite de ce prêtre était notoirement scandaleuse. « Des Cathares, qui s'étaient mêlés en grand « nombre au cortège, crurent qu'il y avait là « une occasion et d'embarrasser la simplicité « du saint et d'humilier la foi des catholi- « ques. Un d'entre eux s'approcha de Fran- « çois : *Homme excellent*, lui dit-il, *que dites-* « *vous du curé de cette paroisse ? Il vit notoi-* « *rement dans le péché. Devons-nous croire à* « *sa parole ? Pouvons-nous respecter sa con-* « *duite ?* Le Saint comprit qu'on lui tendait « un piège. *Ce prêtre*, demanda-t-il en mon- « trant le curé, *est-il celui dont vous parlez ?* « — *C'est lui-même*, répondirent les Catha- « res. Il alla aussitôt s'agenouiller devant lui, « et lui prenant les mains : *J'ignore* » — dit-il « — *si ces mains sont souillées, mais je sais une* « *chose, fussent-elles aussi souillées que vous* « *le prétendez, leur indignité n'a pu atteindre* « *la vertu ni l'efficace des divins sacrements.* « *D'innombrables bienfaits ont donc coulé par*

« *leur canal sur le peuple chrétien. C'est*
« *pourquoi je veux les baiser, honorant Dieu*
« *en honorant celui qu'il a fait son ministre.*
« En disant ces paroles, il baisa respectueu-
« sement les mains du prêtre. Les hérétiques
« se retirèrent confondus. Ils avaient com-
« pris qu'on ne peut juger des œuvres de
« Dieu par le mérite ou le démérite des
« hommes[1]. » On ne sait, en vérité, ce que l'on doit admirer le plus dans ce récit, ou de l'adresse de François à déjouer les ruses des hérétiques, ou de sa délicatesse à l'égard d'un malheureux prêtre, ou de la façon frappante et touchante à la fois, dont il nous rappelle que le caractère sacré du prêtre est indélébile et qu'il survit à toutes les chutes. Ou je me trompe fort, ou, ce jour-là, beaucoup des Cathares, qui avaient assisté à cette scène, se seront sentis troublés dans leur âme et secrètement conquis à la vérité.

Mais c'est surtout à propos du miracle des stigmates que M. Renan me paraît s'être le plus complètement mépris dans son article. Renan, on le sait assez, n'admettait pas le surnaturel. Il affirme, dans ses *Souvenirs*

[1] *Histoire de saint François d'Assise*, par M. l'abbé Le Monnier. Chapitre IX.

d'enfance et de jeunesse, que ce n'est pas par un raisonnement *a priori* qu'il le repousse, mais par un raisonnement critique ou historique[1]. Or, jamais, au contraire, il n'a été aussi évident que dans le cas qui nous occupe que les preuves critiques ou historiques cédaient la place aux suppositions gratuites, aux conjectures hasardeuses, aux explications ambiguës, lorsqu'il s'agissait pour l'auteur de la *Vie de Jésus* de prouver ce qu'il voulait qu'il fût prouvé. Renan, qui commence par affirmer, et il a parfaitement raison de le faire, que la vie de François d'Assise est tout imprégnée de surnaturel[2], reconnaît, dans un aveu que j'ai déjà cité[3], que le miracle des stigmates *a cela de remarquable qu'il est garanti par des témoins tout à fait contemporains.* Il ajoute, ce qui est bien plus fort : *Non seulement des passages d'écrivains étrangers à l'Ordre, passages d'une authenticité irrécusable*, — remarquez cela — *et postérieurs seulement de cinq ou six ans à la mort du saint, le mentionnent, mais nous avons ici un document décisif*[4]. Et il cite la lettre que le

[1] *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* Page 238.
[2] *Nouvelles études*, etc. Page 327.
[3] Voir la première étude.
[4] *Nouvelles études*, etc. Page 345.

frère Elie, qui, à partir de la mort du saint, gouverna l'Ordre à sa place, écrivit pour annoncer cette mort aux Frères Mineurs de France, et où il parle du miracle en décrivant les stigmates *d'une façon conforme aux autres textes*[1]. Voilà, je pense, s'il en fût jamais, des preuves historiques. Or, en présence de ces preuves, que fait M. Renan ? Les accepte-t-il ? Nullement, puisqu'elles l'obligeraient à admettre l'existence d'un fait surnaturel. Les discute-t-il ? Pas même. Il les écarte, et il suppose très gratuitement que, si, le jour même de la mort de saint François, on a parlé de ses stigmates, *rien ne prouve qu'on en ait parlé auparavant*[2]. Et il part de là pour insinuer que le frère Elie *aura inventé la chose*, ou qu'il aura *imprimé lui-même les marques sacrées sur le corps, qui fut* — dit-il, et qu'en sait-il ? — *durant une nuit à sa disposition*[3]. Une fois en verve de conjectures, M. Renan ne s'arrête pas en si beau chemin. Il rappelle que, quelque temps avant sa mort, le saint avait subi des cautérisations. *Il n'est pas impossible*, dit-il, et c'est

[1] *Ibidem.* Page 346.
[2] *Ibidem.* Page 346.
[3] *Ibidem.* Page 346.

là une de ses formules favorites, une de celles qui reviennent le plus fréquemment dans ses écrits, *que les traces de ces cautérisations, trouvées par Elie sur le cadavre, lui aient suggéré l'idée de la fraude* — voilà le mot lâché — *et lui aient presque épargné la peine d'y tremper matériellement. S'il est vrai* — ajoute-t-il — *que l'église de la Portioncule possède le cœur du saint, la blessure du côté trouve aussi une explication fort naturelle dans les opérations qui, selon cette hypothèse, durent être pratiquées après la mort*[1]. Ceux qui ont lu la *Vie de Jésus*, reconnaîtront là exactement le même procédé de suppositions, d'insinuations insidieuses et, je dirais aussi, calomnieuses, par lequel Renan a cherché à expliquer, par des causes naturelles, le miracle par excellence de l'évangile, je veux dire la résurrection de Jésus-Christ. C'est toujours le même système : d'un côté, une supercherie ou une fraude, c'est-à-dire un imposteur ; de l'autre, de la part des disciples du Christ ou des compagnons de saint François, une crédulité excessive ou une connivence complaisante, c'est-à-dire des dupes ou des complices. Le plus récent historien catholique de

[1] *Ibidem.* Page 348.

notre saint, M. l'abbé Léon Le Monnier, dont j'ai souvent cité le très bel ouvrage dans le cours de ces études, a justement protesté contre ces perfides insinuations. « Que « M. Renan » — dit-il, en parlant des premiers biographes de saint François qui ont tous mentionné et décrit le miracle, — « que « M. Renan les regarde comme des impos- « teurs, s'il lui plaît. J'ai, pour moi, assez « vécu avec eux pour avoir fait l'expérience « de leur sincérité [1]. »

Et ici, un rapprochement assez curieux s'impose, et je ne puis faire autrement que de le signaler. Parmi ces premiers biographes de François, il en est un, frère Barthélemy de Pise, qui écrivit, vers la fin du quatorzième siècle, l'ouvrage connu sous le nom de *Conformités*. L'esprit de cet ouvrage consiste à rechercher et à mettre en évidence tous les points de contact, assez nombreux d'ailleurs, toutes les ressemblances, assez frappantes il est vrai, qui existent entre la vie du *Poverello* d'Assise et celle de son divin modèle, Jésus-Christ. A toutes ces ressemblances qu'il s'est plu à énumérer, parfois, peut-être, en les

[1] *Histoire de saint François d'Assise*. Voir la note 2 de la page 146 du second volume.

forçant quelque peu, Barthélemy de Pise ne pouvait pas prévoir qu'un jour viendrait où l'on pourrait ajouter une nouvelle conformité. La foi si simple du vieux religieux ne pouvait pas deviner que, cinq siècles après lui, un critique se lèverait qui, par les mêmes arguments, ou plutôt avec les mêmes insinuations et les mêmes réticences, contesterait et la réalité de la résurrection du divin Maître et celle des stigmates de son humble serviteur. Je m'empresse d'ajouter immédiatement que l'un et l'autre de ces deux grands miracles a résisté aux coups de la critique de Renan, et que ses efforts n'ont pas réussi à ébranler la foi des catholiques, ni dans le sublime mystère de l'Alverne, ni dans le glorieux prodige qui couronna le sanglant sacrifice du Calvaire.

La conformité, d'ailleurs, entre Jésus-Christ et François allait devenir plus complète encore. De même que M. Renan s'était efforcé, dans son fameux livre, tout en professant pour le Christ l'admiration la plus respectueuse, et tout en le couvrant, pour ainsi dire, de baisers et de fleurs, d'enlever tout caractère surnaturel à sa personne et à son œuvre, de même, de l'école de critique

religieuse qu'il avait fondée un écrivain allait venir qui chercherait, lui aussi, tout en protestant de son amour pour le *Poverello*, et tout en l'aimant d'ailleurs très sincèrement, à le dépouiller de son auréole. On a dit souvent, et je ne crois pas que l'on se soit trompé, que la *Vie de S. François d'Assise,* par M. Paul Sabatier, a été exactement, pour notre saint et pour l'Ordre religieux qu'il a fondé, ce que la *Vie de Jésus* a été pour le Christ et pour les origines du christianisme : une tentative d'explication par des causes naturelles, ou, pour employer le vrai mot, une étude empreinte du plus complet rationalisme. L'ouvrage de M. Sabatier, dont il nous reste maintenant à nous occuper, a été un des plus grands succès littéraires de ces dix dernières années. Publié, si je ne me trompe, en 1890, il en est aujourd'hui à sa vingt-deuxième ou vingt-troisième édition. Ce serait peu, sans doute, pour un mauvais roman. C'est beaucoup pour une vie de saint. D'ailleurs, dès qu'on lit le livre, ce succès s'explique. Il est, en effet, remarquablement écrit, dans un style simple, sobre, mais coloré, et où vibre souvent une note sentimentale et poétique. On sent que l'auteur s'est véritablement épris de

son héros, et que, selon la bonne méthode historique, voulant le faire revivre dans son milieu, il a vécu lui-même dans cette Ombrie, *cette Galilée de l'Italie*[1], qu'il nous décrit si agréablement. De fait, M. Sabatier a presque élu domicile à Assise, à la grande joie, je n'en doute pas, de l'unique hôtelier de cette petite ville. Il y poursuit ses recherches. Il y fouille les bibliothèques. Il y compulse les vieux manuscrits. Il est en train de nous donner cette histoire complète du premier siècle du mouvement franciscain, qu'à la fin de son article, Renan appelait à grands cris. Après la vie du saint fondateur, M. Sabatier a déjà publié la réédition d'un volumineux traité sur l'indulgence de la Portioncule[2], et celle du *Speculum Perfectionis*[3], — le *Miroir de Perfection*, — légende fort ancienne sur la vie de notre saint, que l'on attribue au frère Léon, Il prépare en ce moment, paraît-il, et ce ne

[1] Ce joli mot est de M. Renan.

[2] *Fratris Francisci Bartholi di Assisio Tractatus de indulgentia S. Mariæ de Portiuncula nunc primum integre edidit Paul Sabatier*. Paris, librairie Fischbacher, 1900.

[3] *Speculum Perfectionis seu S. Francisci Assisiensis Legenda Antiquissima auctore fratre Leone nunc primum edidit Paul Sabatier*.. Paris, 1898, même librairie. Il est assez curieux de voir toute cette littérature franciscaine éditée par une librairie protestante.

sera pas le moindre des services qu'il aura rendu à la littérature franciscaine, une édition critique des *Fioretti.* Mais l'œuvre qui lui fait le plus d'honneur, parce qu'elle lui appartient réellement en propre, c'est bien l'*Histoire de S. François d'Assise.* Elle jouit, en Italie, et, ce qui peut sembler étrange, auprès de beaucoup de catholiques, d'une véritable popularité. Je connais, à Rome, un jeune cocher de fiacre, fort intelligent, qui sait le français et qui l'a lue [1].

Il est assez intéressant de savoir comment a pris naissance chez M. Sabatier, ce qu'il appelle lui-même, et très sérieusement, sa vocation franciscaine. Dans une conférence faite à Milan, l'hiver dernier, à l'occasion du sixième centenaire de la *Divine Comédie* [2], il nous raconte qu'il était venu visiter, il y a quinze ans, la cité séraphique, dans le même état d'esprit que des milliers de touristes, et que ce qui l'avait attiré et intéressé à Assise,

[1] Je doute fort qu'à Genève, parmi nos cochers de place, beaucoup se livrent à des lectures d'une si haute spiritualité. Je crains un peu, je l'avoue, qu'ils ne préfèrent au spirituel les spiritueux.

[2] *Arte, Scienza e Fede ai giorni di Dante.* Conferenze dantesche tenute a cura del Comitato Milanese della Società dantesca italiana nel MDCCCC. Milano. Ulrich Hoepli ed. Paul Sabatier. *Saint François et le mouvement religieux au XIIIe siècle.*

c'étaient les fresques admirables de Giotto bien plus que le souvenir de saint François. En quittant cette petite ville où, sans doute, il ne s'attendait guère à revenir, il fit, dans l'omnibus qui le conduisait à la gare, la connaissance d'un vieux médecin, révolutionnaire, garibaldien et libre penseur. La conversation tomba bientôt sur les glorieux souvenirs d'Assise, et, au grand étonnement du touriste strasbourgeois, — ceci est délicieusement italien, car on peut presque dire qu'en Italie l'incrédulité même est religieuse, — le vieux praticien se mit à prononcer un vrai panégyrique de saint François, panégyrique selon les règles et en trois points, car il considérait tour à tour, dans le saint, l'homme, le rénovateur et le réformateur. Il est presque superflu d'ajouter qu'il le rapprochait de Dante, qu'il faisait,de l'un et de l'autre, des précurseurs de l'unité italienne, et qu'il leur décernait, à tous les deux, le titre qu'on lit aujourd'hui gravé sur la tombe de Victor-Emmanuel II, au Panthéon, de *Père de la patrie*. Ce brave garibaldien ne se doutait certes pas qu'il venait de susciter, par sa chaude et enthousiaste éloquence, un nouvel historien à saint François.

Nous pouvons aisément nous représenter ce que doit être une vocation franciscaine née sous de tels auspices. Il ne faut pas oublier aussi que M. Sabatier vient de Strasbourg, qu'il y a fait ses études de théologie, que, si je ne me trompe, il y a exercé quelque temps, un temps très court, je crois, les fonctions de pasteur, et qu'il se rattache très évidemment à cette fraction du protestantisme que nous appelons à Genève le protestantisme libéral, c'est-à-dire celle qui, rejetant le surnaturel de l'évangile, refuse de croire à la divinité de Jésus-Christ. Or, on pense bien que, ce que M. Sabatier fait, comme théologien, de l'évangile, il le fera, comme historien, de la vie de saint François. On peut dire, en effet, que, dans celle qu'avec tant de talent il a écrite, tout l'élément surnaturel se trouve supprimé. C'est un saint François d'Assise très aimable encore, sans doute, qu'il nous présente, mais un saint François amoindri, diminué, à l'usage des libres penseurs rationalistes. Je m'empresse d'ajouter, cependant, que l'esprit très distingué de M. Sabatier, sa connaissance profonde de l'Italie du XIIIme siècle, son tact littéraire, son amour très sincère de saint François, et peut-être aussi, sans qu'il s'en

rende compte, le commerce spirituel très intime qu'il a entretenu avec lui, l'ont souvent préservé de *rationaliser* outre mesure, l'ont très heureusement inspiré dans beaucoup de passages, et lui ont suggéré parfois des pages d'une grande beauté qu'on dirait échappées à la plume d'un catholique. Je détache, du chapitre où il examine dans François l'homme intérieur et le thaumaturge, — et, comme on peut s'y attendre, il a beaucoup mieux parlé du premier que du second, — je détache ces lignes qui contiennent des considérations sur les effets de la communion qu'on ne croirait jamais écrites par un protestant libéral :

François puisait une partie de sa joie dans la communion. Il avait pour le sacrement de l'eucharistie ce culte tout imprégné d'effusions indicibles, de larmes joyeuses, qui a aidé quelques-unes des plus belles âmes de l'humanité à supporter la fatigue et la chaleur du jour. La lettre du dogme n'était pas arrêtée au treizième siècle comme aujourd'hui [1]; mais ce qu'il y a de beau, de vrai, de puissant, d'éternel dans le repas mystique institué par Jésus, était alors vivant dans tous les cœurs.

[1] M. Sabatier veut dire, sans doute, que le dogme de la transsubstantiation n'était pas encore défini comme il l'a été au concile de Trente ; mais le dogme existait tel quel, exactement comme aujourd'hui.

L'eucharistie fut vraiment le viatique des âmes. Comme autrefois les pèlerins d'Emmaüs, aux heures où les ombres du soir descendent, où les tristesses vagues envahissent l'âme, où les fantômes de la nuit s'éveillent et semblent se dresser derrière chacune de nos pensées, nos pères voyaient le divin et mystérieux compagnon venir à eux ; ils buvaient ses paroles, sentaient la force descendre dans leur cœur, tout leur être intérieur se réchauffer, et ils murmuraient de nouveau : « Restez avec nous, Seigneur, car le soir approche « et le jour est sur son déclin. »

Souvent ils furent exaucés [1].

Que M. Sabatier me permette de le lui dire : ce ne sont pas ses études de théologie de Strasbourg qui lui ont inspiré ce très beau passage. Il a fallu qu'il vécût à Assise, dans la douce et bienfaisante intimité du *Poverello*, pour qu'il pût l'écrire. Quand nous ne lui devrions que cette splendide page, nous aurions déjà de quoi être très reconnaissants à saint François.

L'impartialité de M. Sabatier est aussi fort remarquable, et je me fais ici un vrai plaisir de la signaler. Il a parfaitement su rendre justice à la grande figure d'Innocent III, et parfaitement vu combien cet illustre

[1] *Histoire de S. François d'Assise.* Chapitre XI.

pontife servit l'humanité, lorsqu'il combattit les sectes qui désolaient l'Eglise à cette époque. « L'Eglise » — dit-il — « offrait alors « un beau spectacle de grandeur morale ; il « faut savoir détourner les yeux des misères « qui viennent d'être indiquées[1] pour les « porter jusque sur le trône pontifical et voir « la beauté de la lutte engagée : un pouvoir « tout spirituel prétend dominer les rois de « la terre, comme l'âme dompte le corps, et « il finit par triompher[2]. » Et, ailleurs, il nous dit, dans un langage très protestant sans doute, mais dont il ne faut retenir que l'importance de l'aveu qu'il contient : « La « papauté n'a pas toujours été du côté de la « réaction et de l'obscurantisme ; lorsqu'elle « terrassa les Cathares, par exemple, sa vic- « toire fut celle du bon sens et de la raison[3]. » Mais c'est surtout, on le devine, lorsqu'il parle de saint François que cette impartialité, si rare, hélas ! d'une religion à l'autre, devient sensible, et qu'il sait rendre hommage à la bienfaisante influence de notre grand saint.

[1] M. Sabatier vient de tracer un tableau, sombre assurément, mais dont les couleurs ne sont pas exagérées, de l'état de l'Eglise au commencement du XIII[e] siècle.

[2] *Histoire de S. François d'Assise.* Chapitre III.

[3] *Ibidem.*

« La seule arme » — dit-il — « qu'il voulut « employer contre les méchants fut la sain- « teté d'une vie assez pleine d'amour pour « éclairer et réchauffer ceux qui l'entouraient « et les obliger à aimer [1]. » Et, en parlant de l'action de François sur les hérétiques de son temps : « S'élevant d'un coup d'aile » — dit-il — « à la vie religieuse, il fit soudaine- « ment éclater aux yeux de ses contempo- « rains un idéal nouveau, devant lequel dis- « parurent toutes ces sectes bizarres, comme « des oiseaux de nuit mis en fuite par les « premiers rayons du soleil [2]. » Ici, de nouveau, on ne pourrait jamais supposer que celui qui a écrit ces lignes ne soit pas un catholique.

Il me faut bien indiquer, cependant, au moins deux passages de ce livre où le rationalisme de M. Sabatier se donne pleine carrière, et où l'on voit se manifester clairement, chez lui, le parti pris de rejeter comme impossible tout fait surnaturel. J'emprunte le premier au récit des années de jeunesse de notre saint, le second à celui du grand miracle qui s'opéra en lui vers la fin de

[1] *Ibidem.*
[2] *Ibidem.*

sa vie. On se souvient que, lorsque François, dans les juvéniles élans de son ardeur chevaleresque, se mit en route pour les Pouilles, afin d'y rejoindre Gauthier de Brienne et d'y guerroyer avec lui, une vision ou plutôt une voix mystérieuse l'arrêta à peu de distance d'Assise, lui demanda pourquoi il abandonnait le service du Maître pour celui du serviteur, et le força à rebrousser chemin. M. Sabatier, naturellement, ne veut pas entendre parler de vision. Il suppose que François fut victime d'une sorte de mystification de la part de ses compagnons d'armes. « Peut-être ne serait-on pas loin de la « vérité, » — dit-il, et cette formule dubitative ressemble fort à celles de M. Renan, — « en « pensant qu'à peine en route, les jeunes « nobles se vengèrent sur le fils de Bernar« done de ses allures de futur prince. Ce sont « choses qu'on pardonne difficilement à vingt « ans. S'il y a, comme on le prétend souvent, « un plaisir que les profanes ne soupçonnent « pas à brimer un inconnu, ce doit être une « jouissance presque divine de brimer un « jeune fat, sur lequel on a à exercer une si « juste vengeance[1]. » Libre à M. Sabatier de

[1] *Ibidem*. Chapitre II.

s'abandonner aux fantaisies assez étranges de son imagination, et de les exprimer dans un langage dont on s'étonne qu'il ne sente pas le manque absolu de convenance. Pour nous, nous préférons accepter très simplement le récit de la vieille légende, ou admettre, au besoin, que la voix que François entendit fût celle de sa conscience, plutôt que de voir en lui, à l'un des moments les plus décisifs de son existence, l'objet d'une vulgaire brimade qui nous fait involontairement songer aux mésaventures de Don Quichotte, ou même à celles de Sancho Pansa, dans l'immortel roman de Cervantes.

Mais c'est surtout à propos du miracle des stigmates que l'attitude de M. Sabatier est significative, et qu'elle devient intéressante à observer. Elle l'est d'autant plus qu'elle diffère plus complètement de celle de M. Renan, et qu'elle est, il faut le dire, à la fois beaucoup plus habile et plus respectueuse, tout en étant, d'ailleurs, aussi négative. M. Sabatier consacre au miracle un chapitre fort court où il commence par décrire, avec beaucoup d'exactitude et de poésie, les forêts et les rochers de l'Alverne, puis où il cherche, par une analyse psychologique très fine, à se

rendre compte de l'état d'âme de saint François, lorsqu'il vint se retirer sur cette montagne qui devait être son Calvaire. Il nous le représente vivant, depuis des années, en étroite union avec le Christ, au point de pouvoir répéter avec saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi*[1]. Il nous le montre aussi plus absorbé que de coutume, à l'Alverne, par son ardent désir de souffrir pour Jésus et avec lui, passant ses journées dans la méditation au milieu des forêts, lisant et relisant l'évangile, et tombant toujours sur le récit de la passion, redoublant ses jeûnes et ses prières, et il ajoute que « la vision du « Crucifié s'emparait d'autant mieux de toutes « ses facultés qu'on approchait de l'Exaltation « de la Sainte Croix, fête » — dit-il, et ceci n'est guère exact, — « aujourd'hui reléguée à « l'arrière-plan, mais célébrée au treizième « siècle avec une ardeur et un zèle bien natu- « rels pour une solennité que l'on pourrait « qualifier de fête patronale de la croisade[2]. » Cela fait, et toutes les circonstances explicatives, on pourrait presque dire les circons-

[1] *Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus*. Ep. B. P. Ap. ad Gal. II. 20.

[2] *Histoire de S. François d'Assise*. Chapitre XVII.

tances atténuantes du miracle, ayant été énumérées, il mentionne très brièvement la vision, décrit en deux mots l'apparition du séraphin, et clôt brusquement le chapitre par ces paroles : « Bouleversé jusqu'au plus pro- « fond de son être, François cherchait anxieu- « sement le sens de tout cela, lorsqu'il aperçut « sur son corps les stigmates du Crucifié[1]. »

Ceci n'est que le récit très succinct, et très exact d'ailleurs, du miracle. Dans une étude critique placée, comme appendice, à la fin du livre, M. Sabatier a cherché à en donner l'explication. Il écarte, comme il dit, « de « prime abord, le système de ceux qui ont « pensé que frère Elie, par une pieuse super- « cherie, avait aidé à leur apparition[2] », c'est-à-dire le système de M. Renan. Il observe très bien que ce qu'il appelle *l'adaptation psychologique entre les circonstances extérieures* — c'est-à-dire les conditions où se trouvait saint François et qu'il nous a décrites — *et l'événement lui-même est si intime que l'invention de ce cadre serait aussi inexplicable que le fait même des stigmates*[3]. Et il n'hésite pas à

[1] *Ibidem.*

[2] *Ibidem.* Appendice. I. Les stigmates.

[3] *Ibidem.*

avouer qu'*il en est arrivé à conclure à la réalité des stigmates*[1].

Seulement, et c'est ici que le protestant libéral, ennemi de tout surnaturel, reparaît, ce que M. Sabatier accorde d'un côté, il le retire immédiatement de l'autre, et, par une distinction qu'il établit, il détruit la notion même du miracle en réduisant le miracle à l'incompréhensible. Il nie formellement que la cause première, c'est-à-dire Dieu, puisse intervenir directement dans certains cas particuliers, et modifier ou suspendre à son gré les lois de la nature. Il affirme — et c'est bien là le rationaliste qui parle — que cette notion du miracle, dont il reconnaît, d'ailleurs, que les églises actuelles font l'essence même de la religion et la base de toute foi positive, est immorale, parce que, dit-il, le miracle ainsi considéré n'est plus que le bon plaisir de Dieu, que Dieu lui-même est rabaissé, par cette conception, au niveau des fantasques tyrans de la terre, et que, « si Dieu intervient ainsi « d'une manière irrégulière dans les affaires « des hommes, ceux-ci ne peuvent que viser « à devenir des courtisans qui attendent tout « de la faveur du souverain[2] ».

[1] *Ibidem.*
[2] *Ibidem.*

Je ne puis entrer ici, on le pense bien, dans une discussion sur la nature du miracle. J'y serais d'ailleurs un pauvre clerc. Je me bornerai simplement à faire observer à M. Sabatier que, si le miracle, considéré comme le pouvoir qu'a Dieu d'intervenir directement dans la nature et d'en modifier les lois, est immoral, il faut en dire tout autant de la prière qui suppose précisément la possibilité et la réalité de cette intervention. Non, ce n'est pas le bon plaisir de Dieu que nous invoquons, lorsque nous lui demandons de guérir un membre de notre famille malade, ou de prolonger, contre toute espérance, une existence qui nous est chère, et, lorsque nous poussons vers le ciel un de ces cris d'angoisse poignante et de suprême confiance que chacun de nous, une fois au moins dans sa vie, a laissé échapper de ses lèvres tremblantes, nous savons bien que nous ne sommes pas, n'en déplaise à M. Sabatier, des courtisans qui attendent tout de la faveur de leur souverain; nous savons que nous sommes des enfants qui espèrent tout de la bonté compatissante et des miséricordes infinies de leur père. Affirmer, d'autre part, comme le fait M. Sabatier, que *le miracle n'est que ce qui*

dépasse l'expérience courante, c'est supposer qu'un jour viendra où l'expérience, c'est-à-dire la science, expliquera le miracle. On peut donc dire, et ces trop rapides considérations auront suffi, je l'espère, à le démontrer, qu'en admettant, de la manière qu'il le fait et avec les restrictions qu'il y pose, la réalité du miracle des stigmates, M. Sabatier enlève, en réalité, tout caractère miraculeux à ce miracle. Les pieuses supercheries, inventées par M. Renan, n'étaient pas plus destructives de tout surnaturel que les distinctions subtiles établies, ou les circonstances atténuantes invoquées par le théologien de Strasbourg[1].

J'ai cité ces deux exemples, parce qu'ils montrent avec évidence comment, sous l'admi-

[1] Un écrivain italien d'un grand talent, à qui l'on doit une remarquable étude sur saint François d'Assise, et qui ne se prononce pas d'ailleurs sur la question du surnaturel, me paraît avoir vu beaucoup plus juste que M. Sabatier lorsqu'il a écrit : « Nous avertissons l'un et l'autre » — celui qui croit au surnaturel et celui qui n'y croit pas — « que le miracle doit être accepté comme tel ou qu'il « faut le rejeter. L'expliquer, chercher à lui trouver des « raisons naturelles et probables, est chose insipide et « vaine. Lorsque de telles raisons d'un fait sont trouvées, « ce fait sort du nombre des faits miraculeux ; mais, pour « ceux qui croient à la possibilité du miracle, il reste une « infinité d'autres faits miraculeux. » *Francesco d'Assisi.* Studio di Ruggero Bonghi. *Città di Castello. S. Lapi tip. ed.* 1884. XV.

L'auteur de ces lignes si pleines de bon sens est d'ailleurs mort très chrétiennement.

rateur enthousiaste, et très sincère aussi, de notre saint, le critique rationaliste demeure, et comme toute une partie de la vie de saint François, tout un aspect de sa physionomie lui échappent. M. Sabatier n'a rien compris à son esprit de mortification ; il parle quelque part, à propos de ses austérités corporelles, *de l'esprit du mal qui reparaît de temps à autre chez lui.* Il n'a pas saisi au fond, et il ne fallait pas d'ailleurs le lui demander, car il ne pouvait pas le faire, ce qu'il y avait de divinement chevaleresque, pour ainsi dire, dans l'amour du *Poverello* d'Assise pour les humiliations et l'abjection. Il parle très éloquemment, sans doute, dans un passage que j'ai déjà cité [1], de ce *je ne sais quoi d'infiniment sincère et sublime qui arrête le sourire sur les lèvres des plus sceptiques*. Malgré cela, on sent que, de temps à autre, un léger et involontaire sourire effleure les siennes. On devine que François l'étonne, qu'il le scandalise presque. C'est qu'en définitive, et je crois que M. Renan et M. Sabatier nous l'ont prouvé, la première condition pour comprendre complètement nos saints, c'est de vivre de ce qui a été leur vie même, je veux dire de la foi en Jésus-

[1] Voir la deuxième étude.

Christ. Ni le goût le plus vif des questions religieuses, ni l'intelligence la plus subtile des choses de l'âme, ni le fait d'avoir vécu aux lieux où les saints eux-mêmes vécurent, ne suffisent pour saisir ce qu'ils ont été, si le cœur ne bat pas, avec le leur, du même amour passionné pour Celui qui fut leur unique maître, leur vrai modèle et leur joie parfaite. Le but que je me suis proposé dans ces études sera atteint, si j'ai réussi à le démontrer.

Je me proposais encore un autre but, et il me reste à le dévoiler.

Il faut bien nous dire que nous vivons ici, à Genève, dans une atmosphère toute trempée, toute imprégnée de rationalisme, que nous-mêmes nous subissons, parfois sans nous en rendre compte, l'influence de cet esprit de discussion, de contradiction, de négation, qui nous entoure, et que nous n'avons pas, en conséquence, de devoir plus pressant, comme aussi de mission plus haute, que de défendre envers et contre tous, parfois aussi contre nous-mêmes, l'intégrité de notre foi. Il est très facile d'ailleurs, lorsqu'on se maintient sur le terrain strictement doctrinal, de le faire sans blesser personne, et je crois

qu'il est parfaitement possible, dans les tournois de la controverse, de ménager, de respecter ses adversaires, ou, si l'on me permet cette étrange alliance de mots, de ne leur asséner que des horions courtois. On parle beaucoup de pacification religieuse, à cette heure et dans notre pays ; et, pour ma part, je serai le premier à en saluer, non pas seulement l'aube blanchissante, mais le joyeux et définitif avénement. Ce n'est pas, on le sait assez, de notre plume que partiront jamais ni les intransigeances inutiles ni ces vivacités de polémique qui ne servent qu'à exaspérer et qu'à aigrir. Mais il faut que l'on sache bien, si l'on veut que la pacification se fasse, que nous voulons par dessus tout que nos convictions soient respectées, que nous n'admettons pas que, comme le faisait tout récemment encore un des grands journaux de notre ville, on vienne insulter grossièrement à l'un des plus chers dogmes de notre foi[1], et que, — c'est ce que j'ai voulu prouver aussi par cette étude, — comme nous ne concéderons pas, cela va sans dire, à nos adversaires, un seul *iota* des articles de cette foi, nous

[1] Voir, dans le *Genevois* du 23 janvier dernier, l'odieux article intitulé : *La doctrine du Purgatoire.*

ne permettrons pas non plus à personne d'effacer, ni même d'atténuer, un seul des rayons de l'auréole qui couronne le front de nos saints. Ceci est notre pacte, pour employer le langage chevaleresque du troubadour de Jésus-Christ, et la première condition d'un bon pacte est la parfaite loyauté.

Il m'a donc paru qu'il convenait, au moment où nous reprenions nos joutes intellectuelles d'autrefois, de les placer, pour ainsi dire, sous le patronage du bon saint François. Saint François, il est vrai, n'a pas fait beaucoup de controverse dans sa vie. Ses arguments consistaient à offrir le vivre et le couvert à ceux qu'il voulait convertir, — rappelons-nous le loup de Gubbio, — ou, s'il avait à faire à des hommes, à leur céder sa tunique ou son manteau. Ces procédés de discussion ne sont plus de mise aujourd'hui, et les adversaires de notre foi ont besoin d'argument d'une tout autre nature. Pourtant, de l'exemple de saint François un grand enseignement demeure, celui de la toute-puissance de la charité. Personne, après le Christ, n'a, mieux que le petit pauvre d'Assise, démontré que le grand moyen d'agir sur les âmes est avant tout de les aimer. Il m'a donc paru qu'à ces

âmes inquiètes, comme il s'en trouve tant dans notre ville, qui flottent si aisément à tout vent de doctrine, qui courent avec tant d'empressement à toutes les nouveautés : spiritisme, occultisme, théosophie, ce serait le meilleur service à rendre, comme la meilleure preuve d'affection à donner, que de leur présenter très simplement un des plus grands saints de notre Eglise, de cette vieille et toujours jeune Eglise, à qui ceux mêmes qui voudraient s'en servir contre nous doivent, après tout, la conservation de l'évangile. Il m'a paru aussi qu'à une époque où les soucis d'ordre exclusivement matériel, les recherches du luxe et du confortable semblent prendre une importance de jour en jour plus grande, il était bon d'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, notre regard sur une des plus immatérielles figures de l'histoire, un des hommes qui ont le plus vécu de l'idéal, un de ceux, on me l'accordera, que le confortable a le moins préoccupé. Il m'a paru encore que c'était un heureux symptôme des temps nouveaux où nous entrons, qu'on pût parler de saint François d'Assise, — j'entends parler de lui, comme j'espère et comme je crois l'avoir fait, dans le sens le plus strictement catholique, — et

ne récolter que des sympathies, en pleine Genève et dans la rue Calvin[1]. Il y a cent ans ou même cinquante, la chose n'eût peut-être pas été possible. Et enfin, — pourquoi ne pas le dire ? pourquoi ne pas mettre un terme à ces études par une confession personnelle ? — je n'ai pas, sans doute, sur la conscience, les mêmes péchés que l'auteur de la *Vie de Jésus;* j'en ai d'autres, à coup sûr, et de plus lourds peut-être. Ma secrète ambition sera donc satisfaite si, parmi ceux qui liront ces pages, quelques-uns se prenaient à dire de celui qui les a écrites ce que le bon père capucin disait de M. Renan : *Il a bien parlé de saint François; saint François le sauvera.*

[1] C'est le nom de la rue où se trouve le cercle de jeunes gens dans lequel ces conférences ont été prononcées : elle portait autrefois le nom de rue des Chanoines.

Genève. — Imp. Ch. Eggimann & Cie, Pélisserie, 18